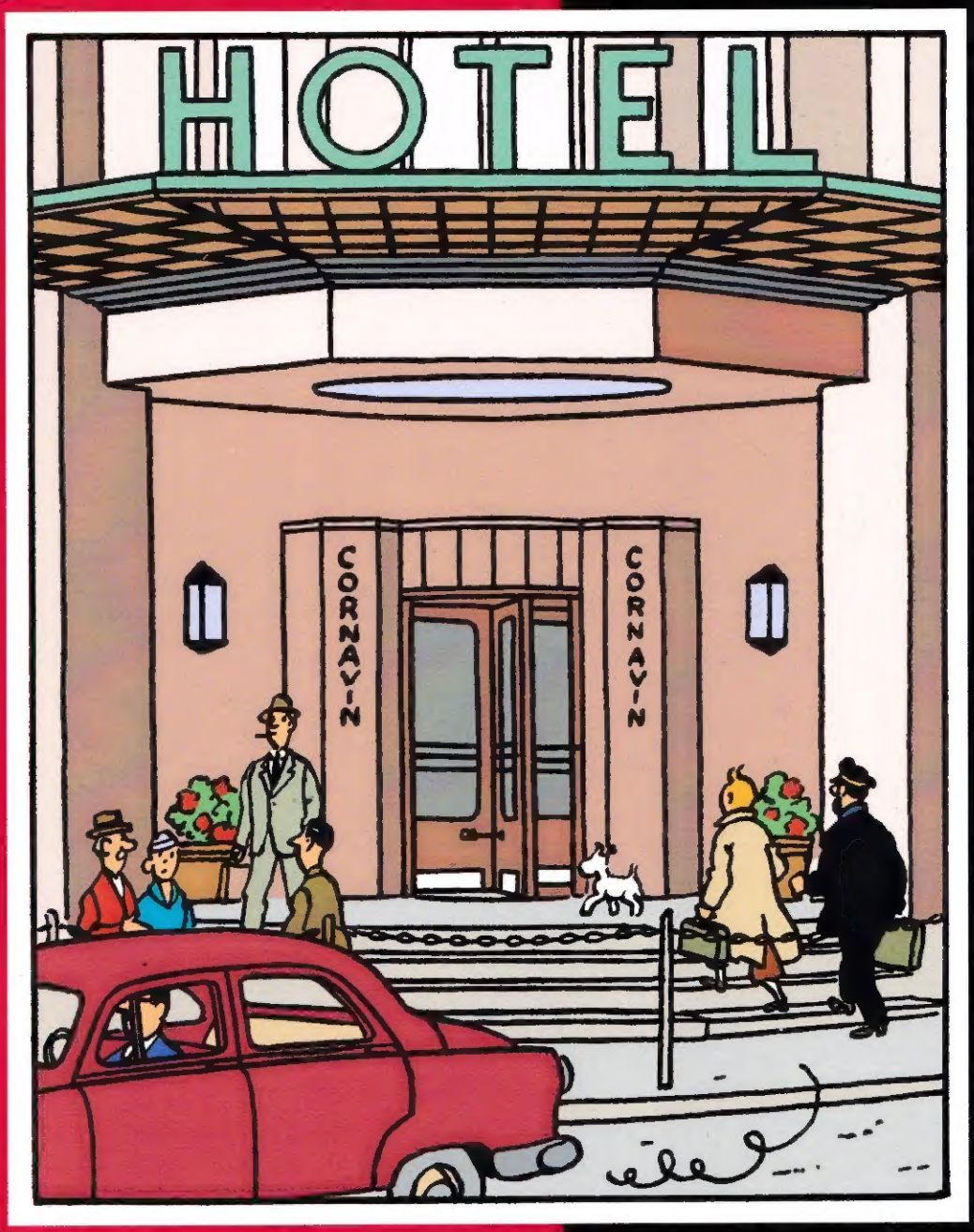
Hergé
au pays des Helvètes



Association Alpart
Les amis suisses de Tintin

14 | 2023-2024

Sommaire

Éditorial : **Un peu plus à l'ouest !** 3

Helveticana

Légende et réalité de l'hôtel Cornavin | Jean Rime 4

Le jour où j'ai écrit au professeur Tournesol | Branko Radovinovic 18

« Tintin 69 » à Genève | Jean Rime 20

Focus

Pierre Servais, artisan du succès planétaire de Tintin | Geoffroy Kursner 30

Tintinanalyses

Faire de l'esprit au milieu l'*Or noir* | Audren Le Coz 42

***Lotus Biru* et la censure indonésienne** | Thierry Bourquin et Denis Allistone 52

Association

Les aventures d'Alpart 60

Impressum

Hergé au pays des Helvètes, N° 14 | 2023-2024, imprimé en octobre 2024. ISSN 1662-2375

Éditeur : Association Alpart – Les amis suisses de Tintin (Bulle)

Directeur de la publication : Jean Rime

Autres membres du comité : David Bolliger, Éric Dafflon, Alain Grandjean, Jean-Philippe Guinchard, Jean-Michel Paccaud

Graphisme : Stéphane Piller, Joël Berthoud, To Print (Bulle) – **Impression :** To Print (Bulle)

Tous nos remerciements vont à : Denis Allistone, Thierry Bourquin, Geoffroy Kursner, Audren Le Coz et Branko Radovinovic, auteurs d'articles publiés dans ce numéro, ainsi qu'à Christiane Gillièron Paléologue et Bernard Matthey-Doret pour leurs informations complémentaires, et à tous les particuliers et entreprises qui soutiennent l'association Alpart, et à travers elle cette publication.

Cette revue est distribuée exclusivement auprès des membres de l'association Alpart.

© Association Alpart 2024. © Hergé – Tintinimaginatio 2024 pour toutes les illustrations extraites de l'œuvre d'Hergé.

Autres crédits : Bibliothèque de Genève, Centre d'iconographie (p. 21, 29), Guillemette Colomb (p. 65), Éric Dafflon (p. 60-64), Pierre Grand (p. 62, 64), Francis Antoine Niquille (p. 61, 64), Branko Radovinovic (p. 12, 18-19), Bernard Salesse-Lavergne (p. 5), Christophe Servais (p. 30-35, 37, 40-41). Sauf indication contraire, les autres illustrations proviennent des archives et collections de l'association Alpart, de ses membres ou des auteurs.

En couverture et en dernière page : *L'Affaire Tournesol*, p. 17 et 19. © Hergé – Tintinimaginatio 2024.

Contact : Association Alpart, CH – 1630 Bulle – www.association-alpart.ch – contact@association-alpart.ch

To Print Stéphane Piller

la Mobilière

1865 j5 HOTELS HELVETIE · MONTREUX

éditions montsalvens

Un peu plus à l'ouest !

On aurait pu intituler cet éditorial : « Genevoiseries ». Pas au sens des *Genfereien* qui agitent périodiquement le landerneau local. Non, nos genevoiseries à nous n'ont rien à voir avec ces récurrentes polémiques qui font sourire les autres Confédérés. En revanche, force est de constater que les réunions récentes de notre association se sont imperceptiblement déportées vers l'extrême gauche (là encore, il ne s'agit que de territoire : le pourfendeur du pays des Soviets n'y trouvera rien à redire) : Salon du livre au printemps 2023, Rencontres Hergé au Petit-Lancy à l'automne et entretien avec Jacques Langlois du côté des Eaux-Vives en juin dernier. Qu'on se rassure, cependant, si besoin est : Piogre ne saurait revendiquer une quelconque exclusivité, ainsi que la chronique de l'année écoulée publiée en fin de numéro le prouve.

Il faut pourtant bien reconnaître que la mère Royaume s'acoquine volontiers avec Tintin. C'est à Genève – dans *L'Écho illustré* – qu'il a fait en 1932 ses premiers pas en Suisse, troisième pays à relayer ses reportages. C'est à Genève encore qu'est située la première scène helvétique des *Aventures de Tintin*, même si le héros, occupé en Chine au même moment, en est absent : la sortie fracassante de la Société des Nations par le Japon, caricaturée dans *Le Lotus bleu*. Historiquement, l'épisode eut lieu au palais Wilson, ancien Hôtel national : le premier d'une longue série d'établissements hôteliers qui allaient inspirer Tintin ou son créateur. Le Cornavin, avec sa piégeuse chambre 122, est le plus célèbre d'entre eux, mais *L'Affaire Tournesol* assure également une postérité, certes plus discrète, à l'hôtel Beaujolais (voir notre numéro 8) ou au restaurant de l'École hôtelière de Genève, le bien nommé Vieux-Bois d'après un personnage pionnier du neuvième art, modèle de la fictive ambassade de Bordurie. Hergé, quant à lui, séjournera ponctuellement au Richemond ou au Beau-Rivage.

Cette quatorzième livraison d'*Hergé au pays des Helvètes* fait la part belle à ce patrimoine hôtelier et aux connexions de Genève avec Hergé, puis avec ses lecteurs, à l'image de Branko Radovinovic, qui nous livre ici un témoignage qui fera des envieux. Autre ligne de force qui traverse ces pages : la question de la diffusion internationale des *Aventures de Tintin*, non seulement à travers la stratégie élaborée par un pilier de Casterman, Pierre Servais, portraituré par Geoffroy Kursner, mais aussi dans les démarches plus erratiques des censeurs indonésiens déchiffrées par le duo Thierry Bourquin et Denis Allistone. Ce numéro montre enfin que, malgré le caractère exotique du désert arabique de l'*Or noir* analysé par Audren Le Coz, le sens de l'épopée de notre infatigable globe-trotter se tisse aussi, et d'abord, entre des cases, planches, albums ; bref, dans une géographie de papier dont l'atlas restitue la destinée de Tintin comme il balise nos vies. La chambre 122 n'existait peut-être pas dans l'hôtel Cornavin de 1956, mais nous savons, nous, qu'elle a une vérité bien supérieure et que, si sa porte n'est ouverte qu'à notre imagination, c'est parce que le professeur Tournesol l'a réservée à demeure. Alors, qu'on ne vienne pas nous traiter de crétins des Alpes si, plongés dans nos souvenirs de lecture, nous semblons quelquefois être un peu à l'ouest !

Pin's produit par l'agence APEC, Genève, 1991.

Jean Rime

Légende et réalité de l'hôtel Cornavin

Genève, hôtel Cornavin. «Tonnerre! c'est l'hôtel où Tryphon a l'habitude de descendre là-bas...» La petite phrase glissée par le capitaine Haddock dans *L'Affaire Tournesol* nous propulse immédiatement non seulement vers la suite helvétique de l'aventure, mais aussi vers un passé hors cadre: ainsi donc, Tournesol séjournerait *régulièrement* dans la ville du bout du lac! De quoi stimuler l'imagination... De fait, l'hôtel Cornavin a acquis grâce à Hergé une aura internationale où le mythe et la réalité ne cesseront plus de s'entremêler.

L'hôtel Cornavin, vers 1955. Carte postale Kleiner.

Incontestablement, l'hôtel Cornavin fait partie des lieux entrés dans la légende, non tant par le fait qu'il a été construit en quelques mois à peine (en vue de la Conférence sur le désarmement de la Société des Nations, en 1932) que grâce aux *Aventures de Tintin*. Albert Algoud, qui lui consacre un article de son *Dictionnaire amoureux de Tintin*, le reconnaît sans ambages: «L'hôtel Cornavin, avec sa porte à tambour, est un des hauts lieux de la mythologie tintinesque[1].» Lorsque l'on en franchit la porte (jadis tournante), le visiteur se sent en terrain connu, ainsi qu'en témoigne un Pierre Assouline faisant plaisamment du Léman, au moment où sortait sa biographie d'Hergé, «le centre du monde», à tout le moins de son monde, où s'entrelacent autour du lac mille réminiscences historiques, artistiques et littéraires: «Enfin, tout récemment, alors que je me passionnais pour le cas Hergé, mes pas me portèrent naturellement à l'hôtel Cornavin de Genève, tout droit issu d'une vignette de *L'Affaire Tournesol*[2].» L'endroit s'est tellement ancré dans les esprits que s'y tressent, au risque du paradoxe, mémoire collective et mémoire éminemment personnelle, comme dans ce passage insolite du récent *Yoga* d'Emmanuel Carrère: «La première fois que j'ai fait l'amour avec la femme qui devait plus tard m'offrir la statuette figurant les gémeaux, c'est à l'hôtel Cornavin de Genève, où se passe une scène, mémorable aussi, de *L'Affaire Tournesol*[3].» Hergé avait beau être Gémeaux, c'est peu dire que les images s'entrechoquent!

Quant aux locaux, ils se projettent d'autant plus volontiers dans l'univers du héros qu'ils en connaissent et reconnaissent les décors, ainsi que le relevait *cum grano salis* le journaliste suisse Jean Ammann il y a un quart de siècle, en comparant les retombées de ce *Tintin* à Genève

1 Albert Algoud, *Dictionnaire amoureux de Tintin*, Plon, 2016, p. 175.

2 Pierre Assouline, «Le tour du lac en 80 jours», *Le Nouveau Quotidien*, 5 décembre 1996, p. 23.

3 Emmanuel Carrère, *Yoga* [2020], Gallimard, coll. «Folio», 2022, p. 103. Carrère précise quelques lignes plus bas: «[...] nous sommes sortis ensemble de la gare de Genève, nous nous sommes dirigés ensemble vers l'hôtel Cornavin, [...] nous sommes montés ensemble dans l'un des ascenseurs si exactement dessinés par Hergé dans *L'Affaire Tournesol*, et quelques minutes plus tard nous étions allongés ensemble sur un grand lit [...].»

En haut le salon, et en dessous la réception (avec les ascenseurs au fond ?) et une chambre de l'hôtel Cornavin, années 1940-1950. « L'Hôtel Cornavin, confortable et moderne, contribuera à vous faire passer un agréable séjour », précise le prospectus.

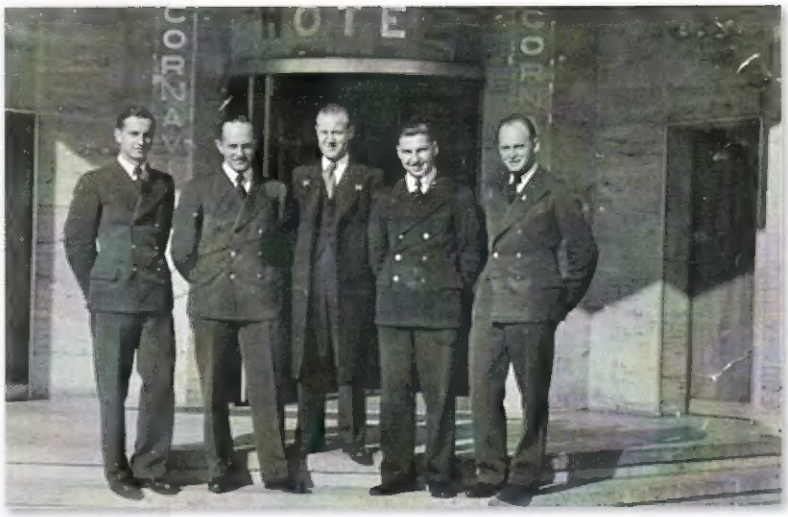
dans la réalité devient une sorte de cabine dans l'album), voire le carrelage, ou surtout les deux ascenseurs, quoique mal orientés, semble-t-il, par rapport à la réception[14].

Indice supplémentaire de cette improvisation – à moins qu'il ne s'agisse d'un égard pour les réels occupants de l'endroit, ou du domaine réservé de la fiction –, la chambre « 122, au 4e étage » attribuée au professeur Tournesol n'existe alors pas dans l'hôtel[15], même si l'établissement en totalisait 135. À défaut d'avoir une connaissance pointue de la configuration des lieux, l'auteur s'est attaché à le rendre aussi crédible que possible : le réceptionniste porte l'uniforme *ad hoc*, redingote avec brandebourgs sur le col, tout comme les concierges du Cornavin photographiés vingt ans plus tôt[16]. Et

14 Leur tracé techniquement soigné a du reste été réalisé avec le concours du jeune Joseph Loeckx, nouveau venu aux Studios Hergé où il assiste Bob De Moor aux décors. Voir « L'homme qui dessinait la Suisse dans *L'Affaire Tournesol* », entretien avec Jo-El Azara, *Hergé au pays des Helvètes*, 11, 2019, p. 18.

15 On note pareillement que le numéro téléphonique 9 51 03 à Nyon demandé par Tournesol depuis sa chambre d'hôtel (p. 20 A4), censé être celui du professeur Topolino, ne paraît pas être attribué, ou du moins divulgué, dans la réalité, à la différence du 9 51 02 (retrouvé dans l'*Annuaire et indicateur vaudois* de 1951) et du 9 51 04 (dans l'édition de 1957). Tout comme la maison du même Topolino, exactement dessinée, sera discrètement décalée de quelques numéros sur la bien authentique route de Saint-Cergue à Nyon. Si le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, le vraisemblable, lui, n'a pas à être parfaitement vrai !

16 Albin Salamin, « Les concierges de l'hôtel Cornavin », *Notre histoire*, https://notrehistoire.ch/entries/P1bBknO7Y3E.



Photographie datée de 1935. Le réceptionniste de *L'Affaire Tournesol* ne serait-il pas l'homme du centre, avec vingt ans de plus ?...

la réclame pour « Lugano, Suisse méridionale » placardée au-dessus de la réception (p. 17 D4) parmi d'autres « voyages » proposés aux clients (p. 19 19 A1), cohérente avec l'imagerie touristique que l'on trouve à la gare, est clairement reprise, slogan et lettrage, de plusieurs affiches

de Franco Barberis du début des années 1940[17]. Pour Hergé, il s'agit du reste de la seule allusion de l'album à la Suisse italienne, qui fut, avec la côte lémanique, l'autre pôle principal de ses vacances helvétiques à partir de 1947.

Et, comme pour compenser l'imprécision documentaire du hall, l'auteur va représenter très exactement le numéro du *Journal de Genève* lu par les espions bordures : il s'agit de celui du 7 mars 1955 – ce qui correspond manifestement au moment où le dessin a été réalisé. La disposition de la « une » est strictement respectée (p. 19 A3), même si y demeure illisible le titre d'un article qui aurait intéressé nos héros : « Pour la première fois depuis juillet 1950 la Belgique s'agite ». La dernière page (p. 18 C3) est

Affiche de Franco Barberis (1941), dont Hergé reprend le graphisme.

17 On doit cette jolie découverte à Ariel Herbez, qui l'a présentée à l'occasion de sa conférence *L'Affiche dans la bande dessinée* prononcée à la Bibliothèque de Genève le 18 juin 2009. Je le remercie de me l'avoir communiquée.

JOURNAL DE GENÈVE

Quotidien fondé en 1826

Que vaut le GATT rénové ?

Les „Comintern", seule solution pratique

Pour la première fois depuis juillet 1950 la Belgique s'opère

Le temps de l'écran

Accords de Paris et pouvoirs spéciaux vont dominer l'actualité politique en France

Le situation

Le cessez-le-feu entre Israël

Entre Bonn et Paris les divergences sur la question sarroise s'accusent

L'aviation à la veille d'une révolution?

ROLEX

représentée plus fidèlement encore, puisqu'on parvient peu ou prou à y déchiffrer des titres qui sont, simplifiés, ceux du journal authentique ; en particulier, la formule « Accords de Paris et pouvoirs spéciaux vont dominer l'actualité politique en France » est synthétisée en : « Les accords de Paris sont dominés par l'actualité ». Surtout, on identifie clairement l'emblématique logo de Rolex dans la publicité en bas de page[18] !

À défaut donc d'une représentation irréprochable des intérieurs de l'hôtel ou d'une motivation biographique, le choix de l'établissement peut au moins s'expliquer sur un plan narratif. Hergé voulait représenter des allées et venues des personnages entre l'hôtel de Tournesol et la gare, ce que permet parfaitement l'hôtel Cornavin – peut-être est-ce même à l'inverse la configuration des lieux qui a inspiré la narration. *A priori*, la topographie n'était pourtant pas idéalement « bédégénique » : le dessinateur est d'abord conduit à représenter Tintin et Haddock se dirigeant vers la gauche, du point de vue du lecteur, à la sortie de la gare (p. 17 C et D), ce qui est contraire au sens de lecture habituel : Hergé considérait que les personnages, pour avancer, devaient se diriger de la gauche vers la droite, orientation inenvisageable ici, sauf à se priver des éléments de décor significatifs qui longent la gare (et encore : il aurait dû tricher et reculer davantage son angle de vue en élargissant les trottoirs). Ce sens inversé, contraint par les lieux, est converti en atout lorsque nos héros, après être revenus en courant à la gare – de gauche à droite, donc, sens de l'action – pour constater que le train vient de partir (p. 19), reviennent vers l'hôtel (« retournons-y », p. 20).

18 Cela en fait la seule marque de montres suisses citée, fût-ce très discrètement, dans les *Aventures de Tintin*. On rappellera qu'une année plus tôt, Hergé avait fait du placement de produit pour la marque Helva dans *La Vallée des cobras*. Voir « Tintin à l'heure suisse », *Hergé au pays des Helvètes*, 4, 2012, p. 27-28. La précision d'Hergé dans la représentation des journaux se confirmera plus loin au sujet des numéros achetés par Haddock au kiosque de la gare (p. 42-43) où seul sera fictif, cette fois-ci… *Le Journal de Genève* ! Voir Jan Aarnout Boer et Kees Langerak, « Huit journaux dans un kiosque à Genève », *Hergé au pays des Helvètes*, 5, 2013, p. 24-25.

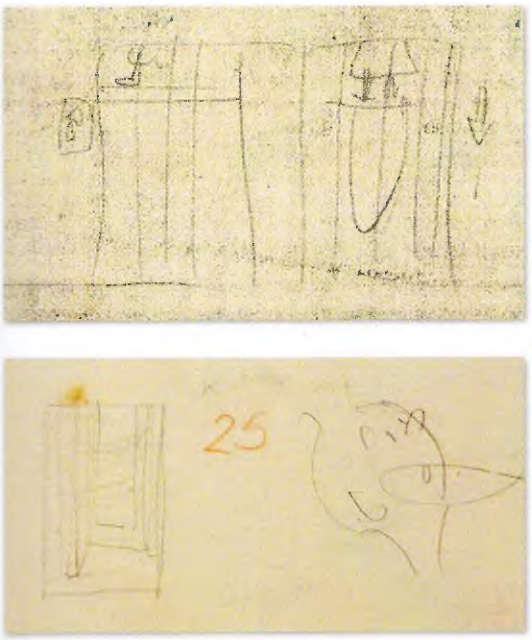
Carte postale Jaeger, envoyée en 1966. Elle montre bien la disposition des lieux représentés à la planche 17 de *L'Affaire Tournesol* : la sortie de la gare puis, vers la gauche, le Buffet et l'hôtel Cornavin.

En somme, la position de l'hôtel se révèle idéale pour l'expression de ces allers-retours rapides.

N'oublions pas non plus qu'à l'intérieur, la symétrie des ascenseurs (p. 18 B1) par laquelle s'exprime graphiquement la rencontre manquée de Tournesol et de ses amis donne lieu à une « trouvaille narratologique hors pair » selon Pierre Fresnault-Deruelle[19], qui articule l'espace-temps du récit et coordonne deux cadres – les encadrements des deux portes – en un – celui de la case. Ni que la porte tournante se prête de surcroît à un gag particulièrement renversant (p. 19 C2), qui s'inscrit dans une chaîne burlesque introduite deux *strips* plus haut avec le croche-pied de l'espion[20] ! Les dispositifs techniques

19 Pierre Fresnault-Deruelle, *Hergéologie. Cohérence et cohésion du récit en images dans les aventures de Tintin*, Presses universitaires François-Rabelais, 2011, p. 29.

20 La case virtuose du « maelström » expulsant Haddock est elle aussi analysée par Pierre Fresnault-Deruelle, qui y voit une réminiscence du *Trésor de Rackham le Rouge* (le capitaine aspiré et refoulé par la machine à brosser les vêtements) et du *Lotus bleu* (la dégringolade de la malle de Tintin). Voir *Hergé, l'esprit d'une œuvre*, Georg, 2022, p. 174-176. On pourrait y ajouter, entre autres, les images du capitaine défiguré par les barbelés puis s'achoppant contre une valise (*L'Affaire Tournesol*, p. 42). La fameuse porte tournante aura été du reste source de bien des déconvenues… Voici ce qu'on lit dans le *Journal de Genève* du 17 février 1950 : « Trois jeunes gens, Louis C., Georges E. et Georges W., qui avaient vidé quelques verres de trop, s'amusaient un soir à faire tourner le tourniquet d'entrée de l'hôtel Cornavin. Le concierge, M. Ph. étant intervenu, les noctambules l'injurièrent puis le frappèrent assez brutalement. Il fallut l'arrivée de la police pour mettre fin à cette bagarre. Le tribunal les condamne chacun à 10 jours d'arrêt sans sursis et solidairement à 55 fr. de dommages-intérêts. »



Ascenseur ou porte tournante : les gags s'élaborent en marge des crayonnés ! (*L'Affaire Tournesol*, marge inférieure des crayonnés des planches 17 et 20).

agrémentant l'hôtel participent donc pleinement à la construction de la narration, nourrissant le suspense comme le ressort comique. À tout bien considérer, les probables lacunes de la documentation d'Hergé sont peut-être même, à ce titre, un mal pour un bien dans cette séquence riche en rebondissements : alors que la case de l'arrivée sur le perron atrophiait les minuscules personnages dans une exacte mais froide architecture rectiligne – presque un exercice de perspective ! –, une configuration intérieure moins assujettie au diktat du document remet l'action et le mouvement au centre du dessin. Elle pousse l'auteur à isoler quelques éléments caractéristiques, transmutés en « nœuds » du récit et en emblèmes du lieu ; les voies de passage que sont portes et ascenseurs deviennent, entravant paradoxalement le cours prévisible des choses, des occasions de péripéties mémorables. Par la manière dont il a recréé l'endroit et dont à travers lui il tire parti des potentialités expressives de la bande dessinée, Hergé a, en quelque sorte, « inventé » l'hôtel Cornavin.

Tintin s'installe et Milou se perd

L'épisode, pourtant, aurait pu rester anecdotique. Hergé lui-même semble oublier rapidement l'hôtel Cornavin. On se plaît à imaginer que Tintin et Haddock, après une nuit blanche consacrée à poursuivre les ravisseurs de Tournesol de part et d'autre du lac, ont passé leur seconde nuit genevoise au Cornavin, mais Hergé ménage à cet endroit une ellipse (« Le lendemain matin, à Genève », p. 42). Et quand, quelques années plus tard, il envisagera de les renvoyer à Genève, dans l'embrouillamini des découpages du projet avorté du *Thermozéro*, il placera une séquence importante du scénario dans un autre établissement genevois : un quelconque hôtel Edelweiss[21] !

Ce n'est d'ailleurs pas l'unique fait divers associé à l'hôtel !

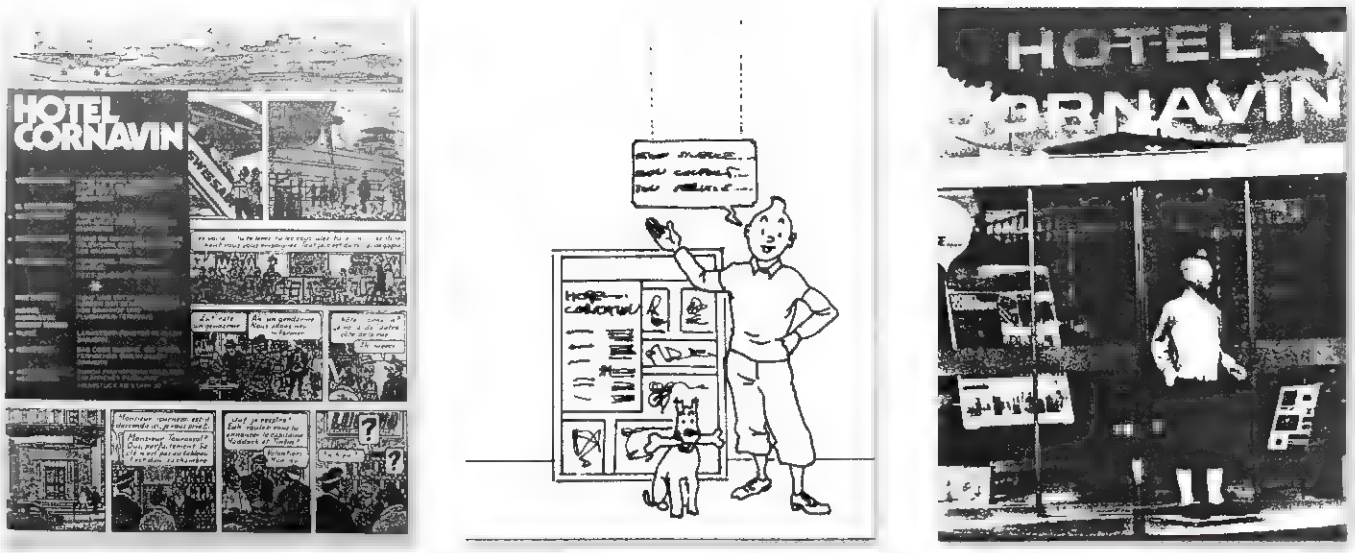
21 Voir *L'Univers d'Hergé*, t. 6, Casterman/Rombaldi, 1988, p. 146 *sq.* Il existera (à partir de quand ? nous n'en trouvons pas l'attestation avant 1977) un hôtel Edelweiss à Genève, place de la Navigation, mais Hergé paraît plutôt faire le choix d'une dénomination générique qui fleure bon le pittoresque helvétique. Il a peut-être aussi repensé à l'hôtel ainsi nommé où il avait séjourné avec son épouse à l'Alpe d'Huez en décembre 1948… La synthèse du scénario du *Thermozéro* rédigée par Greg situe quant à elle l'action dans une auberge anonyme à la frontière italo-suisse ; Tintin y relève néanmoins « la scrupuleuse honnêteté hôtelière suisse » (*Les Amis de Hergé*, 36, avril 2003, p. 30). Dans une autre version encore, rédigée antérieurement non par Greg mais principalement par Hergé (malgré ce que croyait Benoît Peeters en 1988), nos amis « s'égarent dans les petites rues du vieux Genève » et « font le tour des hôtels de la ville » dont ils ont « la liste, qui est impressionnante ». Ils s'arrêtent brièvement « à

Le Tintin du Cornavin (photographie : Branko Radovinovic, 1992) et celui présenté depuis 1961 au musée Grévin (ici avec Hergé).

Du côté du « vrai » hôtel Cornavin aussi, il semble que la séquence de *L'Affaire Tournesol* n'ait pas eu d'effets significatifs dans l'immédiat. En tout cas, il faut attendre une vingtaine d'années pour que la direction se décide à mettre en valeur son invité de marque à des fins promotionnelles. Ce réveil tardif se matérialise à travers la confection d'un Tintin grandeur nature destiné à accueillir les visiteurs à l'entrée de l'établissement. La réalisation de la statue est confiée à l'artiste parisien Daniel Druet, sculpteur attitré du musée Grévin depuis 1973 – avec l'autorisation d'Hergé et de son éditeur, naturellement. Dans une lettre au dessinateur datée du 28 juin 1976, Pierre Servais, son correspondant chez Casterman pour tout ce qui concerne la diffusion de son œuvre, lui rend compte d'un processus très encadré : « Suite à notre entretien téléphonique de jeudi dernier, nous avons communiqué à Monsieur Druet la taille que devrait avoir la statue : 1,60 à 1,65 m. Nous lui avons précisé que l'habillement devait comporter des pantalons de golf et non des blue-jeans[22] et nous lui avons signalé que vous pourrez passer par son atelier à Paris le 15 ou 16 juillet prochain de façon à pouvoir donner votre approbation au projet qu'il vous soumettra. » Et il ajoute : « Nous avons expliqué très clairement à Monsieur Druet que votre

l'hôtel X » (*sic*), avant que l'action ne les transporte vers Lausanne et son « hôtel Beauséjour » (*L'Univers d'Hergé*, t. 6, *op. cit.*, p. 116). Il y a bien eu un hôtel Beau-Séjour à Lausanne, mais celui-ci a été racheté par la municipalité en 1942 pour y installer ses services administratifs (alors que, la même année, le canton de Genève transformait « son » ancien hôtel Beau-Séjour, sis à Champel, en annexe de l'hôpital).

22 Une façon de respecter l'habillement du personnage tel qu'il apparaît dans *L'Affaire Tournesol*, alors que dans le tout récent *Tintin et les Picaros* son pantalon a changé de coupe ?



« Son service – Son confort - Son silence » La maquette proposée par la société genevoise et le résultat quelques mois plus tard. On remarque que le dessin s'inspire de la quatrième de couverture des anciens albums plus que de la statue réelle qui n'avait pas encore été transportée à Genève.

accord complet est absolument nécessaire à la poursuite et à l'achèvement de la réalisation[23]. »

Le 26 octobre, la statue est terminée et elle est prête à rejoindre la Suisse. Tintin serait toutefois orphelin sans son chien. Le fidèle compagnon ne sera cependant pas importé de France : « c'est à un sculpteur de Genève, Monsieur Bussinger, que la direction de l'hôtel va demander de faire une statue de MILOU », précise Pierre Servais à Hergé. Entre-temps, le 1er octobre, l'entreprise Tribuss – manifestement la société du dénommé Bussinger – a écrit à Casterman pour demander « l'autorisation de compléter le décor TINTIN à l'entrée de l'hôtel par un panneau comprenant un agrandissement photographique de la page 17 de votre livre "L'Affaire Tournesol" ». Sont jointes « une petite maquette noir-blanc en réduction de ce panneau et une présentation générale croquis au trait ». Demande acheminée tardivement, semble-t-il, après la lettre du 26 relative à Milou, puisque Pierre Servais la transmet à Hergé le lendemain, 27 octobre, comme étant arrivée « à l'instant ». Il propose de consulter Le Lombard, titulaire des droits pour le *merchandising*. Les différents partenaires se seront entendus, puisqu'au début 1977, l'hôtel Cornavin envoie à Casterman une photo de l'installation, sur laquelle on distingue Tintin et le panneau… mais pas Milou[24] !

Que lui est-il donc arrivé ? Le premier Milou envisagé a-t-il seulement été concrétisé ? En 1993, Michel Krieger, alors directeur de l'établissement, en façonne un lui-même pour les dix ans de la mort d'Hergé (qui coïncident avec les dix ans de sa reprise du Cornavin), en faisant poser son propre animal, dans la position prévue par la maquette, fors l'os qui manque. Mais deux ans

23 Les échanges épistolaires présentés ici proviennent des archives de Casterman conservées aux Archives de l'État à Tournai. Sur Pierre Servais, voir l'article de Geoffroy Kursner dans ce numéro.

24 Lettre de Pierre Servais à Hergé, 14 janvier 1977, à laquelle il joint ladite photo. Notons que c'est manifestement ce même Tintin qui sera prêté à la télévision romande pour le lancement de la séquence parodique *Tintin en Valais* le 27 février 1979. Voir *Hergé au pays des Helvètes*, 2, 2010, p. 16.

Tintin et M lou 2. Photographie : *TripAdvisor*.

plus tard, lorsqu'il quitte l'hôtel, il emporte son œuvre avec lui. Les visiteurs s'émeuvent alors de voir Tintin privé de son indispensable comparse. Les années passent, la nouvelle direction songe à acquérir un Milou de substitution auprès d'une maison de vente aux enchères ou d'en commander un à des étudiants en arts décoratifs. Mais un nouveau Milou, debout et non plus assis celui-ci, sera finalement déniché en 1999… aux puces de Plainpalais ! Coup de chance, le modèle, provenant peut-être d'un manège ou d'un théâtre, était à la bonne échelle[25]. Le duo est enfin réuni à l'aube du troisième millénaire, à l'occasion d'une réfection de l'hôtel sur laquelle on reviendra.

Sur les pas de Tournesol

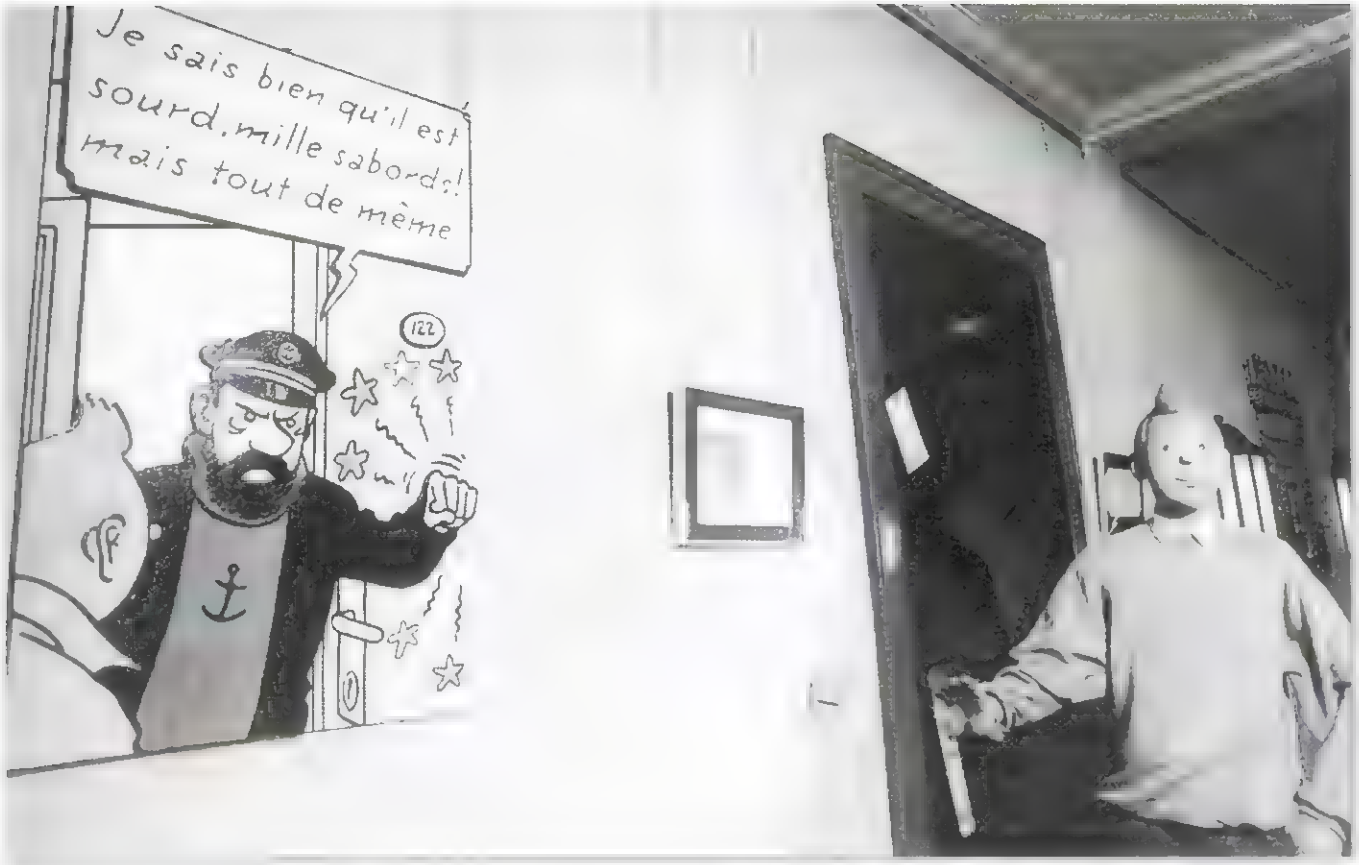
Entre-temps, l'appétit tintinophile des visiteurs de l'hôtel n'a cessé de croître. En 1987 paraît *Tintinolâtrie* d'Albert Algoud, déjà signalé, qui louvoie allègrement entre réalité et fiction. Quatre ans plus tard, alors que se prépare l'exposition *Tout Hergé* à Welkenraedt, « l'un des organisateurs » (était-ce Stéphane Steeman ?) contacte Michel Krieger dans l'espoir de pouvoir y montrer des reliques de l'ancien hall, modifié depuis l'époque de *L'Affaire Tournesol* : dans les combles, le directeur ne retrouve guère que les deux anciens falots de l'entrée, tels que les avait dessinés Hergé[26].

Cette sollicitation motive l'hôtel Cornavin à lancer avec les responsables de *Tout Hergé* un concours du meilleur courrier adressé au professeur. À la clé, pour les lauréats (soixante-deux, comme l'âge de Tintin !), un week-end dans l'« hôtel le plus mythique d'Europe », ainsi que s'en enorgueillit le règlement, lequel fixe également les conditions concernant l'âge (« de 7 à 77 ans, chacun peut y participer »), ou la contrainte d'envoyer « une enveloppe décorée avec originalité au recto » à laquelle peut être joint un bref « message pour le Professeur », cinq lignes au maximum. La récompense, précise encore imprudemment le règlement, est valable « à la date choisie, illimitée dans le temps[27] ». Si bien que l'un des gagnants, un Belge, ne fera valoir son bon que… vingt-sept ans plus tard,

25 Marie-France Boillat, « Tintin sans Milou », *Le Matin*, 10 août 1995, p. 3 ; « Milou retrouve le chemin de l'hôtel », *Le Matin*, 25 juin 1999, p. 5.

26 Jean Pinesi, « La mythique chambre 122 », *Coopération*, 31 août 1995, p. 13.

27 Voir un exemplaire de ce règlement sur le site www.lastdodo.com/en/items/7922655-l-affaire-tournesol. Sur ce concours et son contexte, voir encore Gilbert Salem, « Hergéville en Wallonie », *24 heures*, 5 juillet 1991, p. 68



La « fausse » chambre 122 des années 1990, photographie publiée dans *Coopération* du 31 août 1995. Le cadre juste à gauche de la porte semble contenir le plan de ville et l'étiquette de chambre *pimpés* aux noms de Tournesol et Georges Remi reproduits à la page 101 de *Tintinolâtrie*, mais il est difficile d'établir si celle-ci a inspiré celui-là ou l'inverse.. Enfin, à droite derrière la statue de Tintin déplacée pour la prise de vue, on devine les deux falots retrouvés par le directeur.

en 2018[28] ! Un *remake* de ce concours sera mis sur pied en 1992 dans le cadre de l'exposition *Le Monde de Tintin* à Sierre[29] et fera à son tour des heureux, à l'instar de Branko Radovinovic, dont le témoignage spontanément envoyé à notre revue suit le présent article. Une « cuvée du capitaine » parrainée par l'hôtel a même été imaginée[30]. Les courriers les plus originaux reçus par l'établissement, eux, rejoignent une petite exposition commémorant au 1er étage la venue de ses illustres hôtes.

C'est en effet plus ou moins à cette période[31] que Michel Krieger a eu l'idée, puisque la fiction ne s'accordait pas suffisamment à la réalité, de rapprocher la réalité de la fiction. La chambre 122 n'existe pas ? Qu'à cela ne tienne, il va la créer. Plus exactement, il va n'en créer que la porte placée contre la paroi du 1er étage,

28 Xavier Lafargue, « "Nous n'avons pas dormi dans la même chambre que Tournesol" », *Tribune de Genève*, 18 septembre 2018, p. 6.

29 Voir notamment le *Journal de Sierre*, 12 juin 1992, p. 19

30 Parmi les *goodies* évoquant Tintin, signalons encore une carte postale conjuguant un dessin de Tintin et Haddock avec une photographie de l'hôtel (voir p. 17), ainsi qu'un *pin's* exhibant la porte de la chambre 122 (voir p. 3).

31 J'ignore si cette initiative procède de l'engouement né autour de *Tout Hergé* ou si elle la précède légèrement.

pour cause toujours fermée avec une pancarte « Ne pas déranger » : tels les fantômes, Tournesol habite les murs ! De part et d'autre, des cases agrandies, des montages de supposés souvenirs de la venue des héros au moyen d'anciens documents promotionnels, et bientôt les réguliers courriers adressés, dans le cadre du concours ou de manière plus spontanée, à Tournesol ou à Tintin[32].

Cette mise en scène disparaîtra au moment de l'agrandissement et de la réfection complète de l'hôtel, dans la seconde moitié des années 1990. Mais, à la faveur de ce réaménagement, une chambre 122 est enfin intégrée à l'offre de l'hôtel dès sa réouverture au tournant du siècle. Plus une porte factice, à la manière d'un décor de *music-hall* (cf. *Les 7 Boules de cristal*, p. 14). Non ! Une vraie chambre comme les autres. Tellement comme les autres que, si elle satisfait les amateurs à la réservation, la déception s'en trouve parfois différée. « Voici [...] ce qu'est devenu l'Hôtel Cornavin », m'écrira en 2010 le poète tintinophile Frédéric Wandelère, dépité, sur un papier à lettres estampillé « Fassbind Hotels – Nouveau à Genève : Fitness & Sauna à l'hôtel Cornavin ». « J'y ai passé une nuit sans rien retrouver des pages 18 et 19 de *L'Affaire Tournesol*. Tout fout le camp ! » Le nouveau directeur à l'origine de cette ambiguë réhabilitation, Marc Fassbind, ne s'en est d'ailleurs jamais caché : « Cette chambre n'a rien de spécial. » Et d'expliquer : « Nous avons refusé d'y accrocher des tableaux rappelant Tintin ou le professeur Tournesol de peur que quelques clients les dévissent et nous les volent. Certains "tintinophiles" sont en effet prêts à tout. Nous en avons d'ailleurs fait l'amère expérience avec la

clé. Fréquemment, les clients de la chambre 122 "oublient" de nous rendre la clé en partant[33]. »

Le cas échéant, de telles indélicatesses sont naturellement à blâmer. Force est néanmoins de constater que, s'il bénéficie de la publicité offerte par Hergé depuis près de septante ans en accueillant des clients attirés expressément ou plus inconsciemment[34] par le passé tintinesque de l'hôtel, le Cornavin ne cherche plus vraiment à en cultiver le souvenir[35]. Plus d'une

32 Voir, entre autres, Pascale Bieri, « La boîte aux lettres du professeur Tournesol », *La Suisse*, 10 février 1994, p. 23.

33 Propos de Marc Fassbind, dans Laurent Missbauer, « Du Congo au Tibet en passant par Cheverny, Genève et Nyon », *Hotel + Tourismus Revue*, 21 juin 2001, cahier français, p. 5. On ignore si des questions de droits sont entrées en considération dans la prudence de la direction, mais les aficionados pourraient rêver d'une chambre thématique analogue à la plus récente « suite Tintin » de l'hôtel Amigo à Bruxelles.

34 Dans l'article de Laurent Missbauer déjà cité, Marc Fassbind ajoute qu'un client lui avait « avoué avoir réservé une chambre à l'Hôtel Cornavin car ce nom lui disait quelque chose, sans savoir quoi exactement. Quand il a vu la statue de Tintin à l'entrée de l'hôtel, il a immédiatement fait le rapport avec ses lectures d'enfance ».

35 « Mon hôtel n'est pas un musée. Mais je tiens à garder vivante la légende de Tintin », nuançait Marc Fassbind à la réouverture de l'hôtel

fois, l'association Alpart a essayé d'y organiser une rencontre ; en vain, officiellement faute d'espaces adéquats (mais nous restons intéressés, appel est lancé !). Aujourd'hui, la statue du reporter continue à veiller sur l'entrée. À proximité, un pauvre cadre explicite[36] : « C'est en octobre 1956 que REMY Georges [*sic*], alias "HERGÉ" séjourna à l'Hôtel Cornavin. Cette année-là, paru [re-*sic*] son nouvel album "L'AFFAIRE TOURNESOL" L'Hôtel Cornavin entre alors dans la légende ».

Sans doute Tournesol mérite-t-il mieux. Mais, en fin de compte, pourquoi s'en émouvoir ? Il n'est pas si aberrant que l'hôtel Cornavin poursuive son chemin d'hôtel en absorbant son flux quotidien de clients internationaux déversés par la gare voisine, sans se confire dans le souvenir d'une bande dessinée, aussi célèbre soit-elle. Étant représenté dans les *Aventures de Tintin*, l'iconique lieu de pèlerinage n'a d'ailleurs pas besoin de les représenter à son tour, ou de les thématiser outre mesure. Et, après tout, Hergé avait croqué un « vrai » hôtel, non un hôtel tintinisé ! En définitive, la réalité de l'hôtel Cornavin n'est pas réductible à trente et une cases de *L'Affaire Tournesol*. En revanche, sa légende, elle, se loge assurément dans cette séquence d'anthologie, à lire, et à relire.

Carte postale distribuée par l'hôtel Cornavin, années 1990.

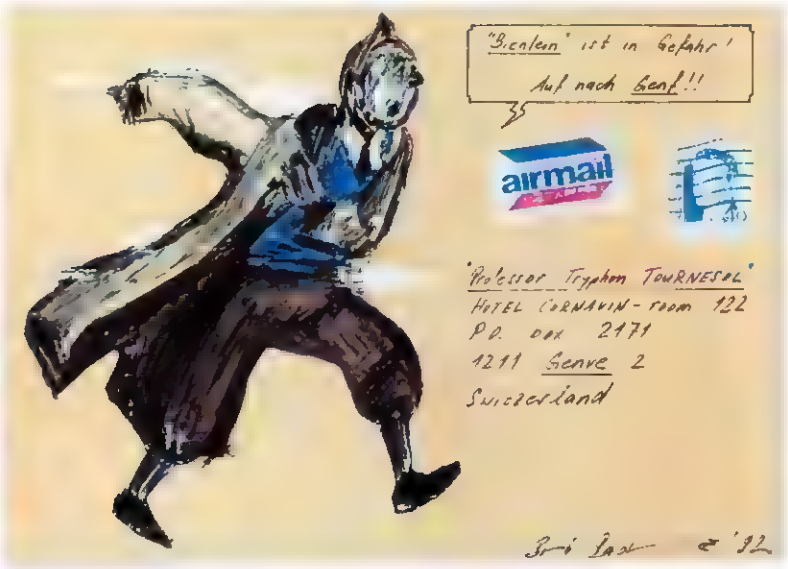
Jean Rime

(Marie-France Boillat, « Milou retrouve le chemin de l'hôtel », art. cit.). Il était alors précisé que les hôtes avaient la possibilité de louer la vidéo de *L'Affaire Tournesol* !

36 À tout le moins en octobre 2023.

Le jour où j'ai écrit au professeur Tournesol

L'article précédent était déjà largement écrit quand nous avons reçu le témoignage qui suit et qui en complète parfaitement le propos en apportant un éclairage inédit, vu de l'intérieur, sur le concours lancé au début des années 1990 par l'hôtel Cornavin. C'est donc avec plaisir que nous publions les souvenirs partagés par l'un de ses heureux lauréats.



« Tournesol est en danger ! À Genève !! » La date de l'envoi, 1992, atteste qu'il s'agit de la réédition du premier concours de 1991. La lettre n'a pas été envoyée depuis les États-Unis, contrairement à ce que laissent penser les timbres, mais depuis Bienne.

L'univers de Tintin m'accompagne depuis ma plus tendre enfance et les bandes dessinées d'Hergé m'ont d'emblée fasciné. À tel point qu'à l'âge de dix ans, j'ai demandé à la bibliothèque de ma localité d'ajouter ces merveilleux albums à son catalogue, car je n'avais pas encore les moyens de me les offrir. Au fil des ans, je les ai lus et relus un nombre incalculable de fois. Et, à chaque fois, l'un d'entre eux se distinguait particulièrement : *L'Affaire Tournesol*. Pour moi, cet album réunissait tout ce qui fait le génie d'Hergé : l'histoire, le suspense, l'humour. Et, bien sûr, la qualité des dessins. Avec ce volume, Hergé a selon moi atteint la perfection dans tous les domaines – ou presque… mais nous y reviendrons.

Vivant en Suisse, je me devais, en tant que grand fan de Tintin, de me rendre à l'hôtel Cornavin à chaque fois que j'étais de passage à Genève. Lors d'un de ces déplacements, je suis tombé sur une affiche accrochée dans une vitrine de l'hôtel. On pouvait y lire qu'un concours sur le thème de Tintin était organisé. L'épreuve consistait à écrire au professeur Tournesol, qui séjourne effectivement dans cet établissement selon l'album, un message original de quelques lignes avec une enveloppe dessinée. Le prix à gagner : un week-end dans l'hôtel. Je n'ai pas pu m'empêcher de participer. À peine rentré chez moi, j'ai réfléchi à un sujet susceptible de convenir. Et j'ai eu l'idée de représenter Tintin se précipitant pour aider Tournesol, car il sait que ce dernier est en danger à Genève. J'ai essayé de transposer cette idée de la manière la plus dynamique possible : Tintin en pleine course, avec une bulle, et le tout dessiné sur une enveloppe, support imposé mais qui renforçait encore l'urgence de la situation que je voulais dessiner.

J'ai dû attendre plusieurs mois avant de connaître le résultat. J'ai été d'autant plus surpris d'apprendre que mon dessin faisait partie des gagnants, une nouvelle à laquelle j'ai sauté de joie. Il me fallait donc faire mes valises et partir pour Genève ! Sur place, les murs et les couloirs de l'hôtel Cornavin étaient couverts par les dessins qui avaient gagné le concours. C'était comme une exposition d'art, j'aurais pu passer des heures à les contempler. Malheureusement, la chambre 122 était déjà occupée, car c'était la chambre de Tournesol, comme l'indiquait une note sur la porte[1]. Le week-end à Genève a été

1 C'était en réalité, à cette époque, une fausse porte fermée sur une fausse chambre (voir p. 15).

Bonjour,
Absent momentanément le Professeur Tryphon TOURNESOL vous remercie pour votre SUPER courrier.
Bonne chance pour le concours.
Salutations Tintinophiles
HOTEL CORNAVIN GENÈVE
HOTEL CORNAVIN
PLACE CORNAVIN

Verso d'une carte adressée par l'hôtel aux participants

merveilleux, presque comme un rêve, car j'ai soudain eu l'impression d'être moi-même dans *L'Affaire Tournesol*.

Pouvait-on encore augmenter le bonheur de ce moment ? Oui ! La fin de ce week-end exceptionnel approchait. Qu'ai-je trouvé dans ma chambre en quittant l'hôtel ? Un gros paquet avec deux bouteilles de vin. Pourquoi deux bouteilles ? C'est très simple : dans *L'Affaire Tournesol*, Hergé s'était trompé sur la forme de la bouteille de vin de la région ; il avait représenté une flûte allongée « valaisanne (ou alsacienne)[2] » au lieu du gabarit vaudois traditionnel en usage en 1947 (le millésime indiqué dans l'album). Des deux bouteilles que j'ai reçues en cadeau, l'une respecte la forme correcte et l'autre épouse la forme inexacte. Celle qui imite l'album a été

Hounou ! Du 90

baptisée « cuvée du Capitaine » et son dos est enrichi d'un dessin montrant Haddock la tenant dans la main. Ces bouteilles ont été produites en édition limitée à 300 exemplaires et sont aujourd'hui pratiquement introuvables.

Je n'oublierai jamais cette expérience unique. Car quand a-t-on l'occasion de se retrouver presque dans l'intrigue d'une célèbre bande dessinée et de franchir le seuil entre fiction et réalité ?

Branko Radovinovic

2 Lettre d'accompagnement des bouteilles, 1992. Celle-ci poursuit : « Dans l'*Affaire Tournesol*, Hergé a donc commis une petite erreur, bien involontaire, en mettant dans une bouteille valaisanne, un vin vaudois, sans doute en pensant à notre Johannisberg du Valais. Cette cuvée 1990 "très spéciale" [...] est aujourd'hui reproduite intentionnellement pour vous. » On trouvera une discussion de cette « erreur », qui est en réalité plutôt une imprécision chronologique, dans Jean Rime, *Les Aventures suisses de Tintin*, Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, 2013, p. 40.

« Tintin 69 » à Genève

1969, année héroïque ? Dans le cadre de la sortie du dessin animé *Le Temple du Soleil* réalisé par Belvision, et alors qu'il s'empêtre dans ce qu'il appelle encore *Tintin et les Bigotudos* (le futur *Tintin et les Picaros*), Hergé multiplie les apparitions publiques. Sa tournée promotionnelle passe notamment par Genève, une étape documentée par plusieurs sources différentes, et qui témoigne de son rapport à la fois professionnel et personnel avec la Suisse, ainsi que de sa médiatisation croissante.

Un « essaim de Zapotèques » au Grand Passage

Le contexte général est connu, ainsi décrit par Philippe Goddin : « En décembre [1969], la sortie du dessin animé [*Le Temple du Soleil*] va plus que jamais mobiliser Hergé, au détriment des *Bigotudos* : participation à des émissions de radio et de télévision, tant en France qu'en Belgique, interviews à la chaîne, avant-première, vision de presse, projections privées et publiques qu'il se doit de rehausser de sa présence… Il est sur tous les fronts, prolongeant en quelque sorte le quarantième anniversaire de Tintin et Milou, fêté en début d'année[1]. » Après la sortie de *Vol 714 pour Sydney* l'année précédente, quelque peu occultée par les événements de Mai 68, et avec la concurrence croissante d'un petit Gaulois[2], l'enjeu médiatique et commercial est de taille : tardant toujours plus à se mettre à sa table à dessin pour offrir de nouvelles aventures à son héros, le procrastinateur créateur de Tintin se doit d'occuper le terrain. Son biographe note encore, non sans un certain sens de la dramaturgie : « Le surlendemain [de la première projection privée], il dédicace à Genève. Le tourbillon va l'emporter[3]… »

Il se trouve que ce « tourbillon », ou à tout le moins sa réplique genevoise, est documenté par plusieurs photographies complémentaires, lesquelles offrent quasiment un champ-contrechamp de cette séquence. Une première vue a été prise par Christian Murat (1933-2013), un ancien photographe de *L'Écho illustré* qui partage alors son temps entre la *Tribune de Genève* – qui publie le cliché – et une activité d'indépendant[4]. Elle montre Hergé entouré par une « foule de jeunes gens » attendant leur album, « dans laquelle pourtant, on remarqu[e] quelques personnes d'un âge certain (mais Hergé ne proclame-t-il pas que ses œuvres s'adressent aux gens de 7 à 77 ans ?)[5] ». D'autres photographies, signées Philippe Dutoit, cadrent le dessinateur de face, en plein accomplissement de ses *travaux fort gais*, devant une affiche du film et un PLV à l'effigie du héros[6]. « Dans son complet sombre,

1 Philippe Goddin, *Hergé. Chronologie d'une œuvre*, t. 7, Éditions Moulinsart, 2011, p. 308.

2 Quoi qu'en dise Hergé dans l'interview reproduite à la page 23… Il y a bel et bien concurrence, non seulement dans le domaine de la bande dessinée, mais aussi dans celui du cinéma, puisque *Astérix* a également été adapté par Belvision !

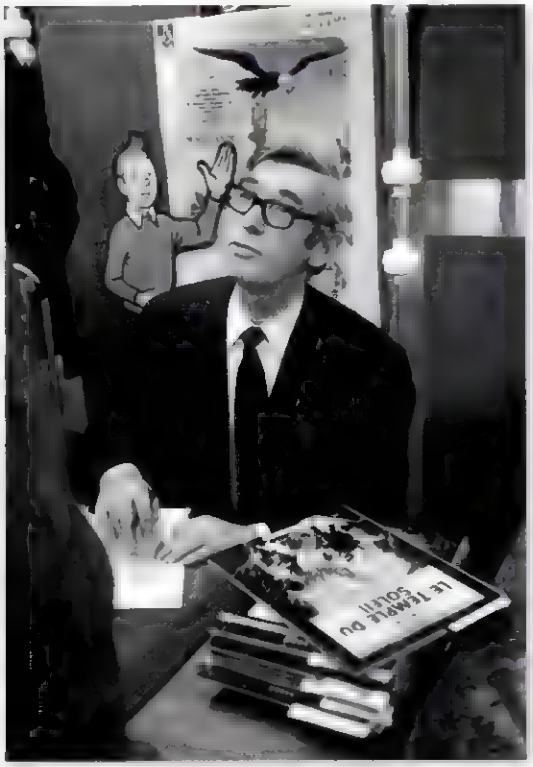
3 Philippe Goddin, *Hergé. Lignes de vie*, Éditions Moulinsart, 2007, p. 808

4 Elle est conservée à la Bibliothèque de Genève, numéro d'inventaire : murat n 1969 12 11 herg 01. Elle a été publiée en illustration de l'article signé « (p) », « Pour ses "fans" de 7 à 77 ans Hergé-Tintin a signé… », *Tribune de Genève*, 13-14 décembre 1969, p. 11. La même planche-contact contient trois autres photographies. Sur le photographe, voir www.bge-geneve.ch/iconographie/personne/christian-murat

5 « Pour ses "fans" de 7 à 77 ans Hergé-Tintin a signé… », art. cit.

6 L'une avait été portée à ma connaissance par le regretté Arnaud Bédat, à qui son auteur l'avait communiquée en la retrouvant dans ses archives

« Laissez venir à moi les enfants et ceux qui, depuis longtemps, ne le sont plus » (légende originale dans *La Tribune de Genève* des 13-14 décembre 1969), photographie de Christian Murat. Bibliothèque de Genève, Centre d'iconographie, fonds Christian Murat.

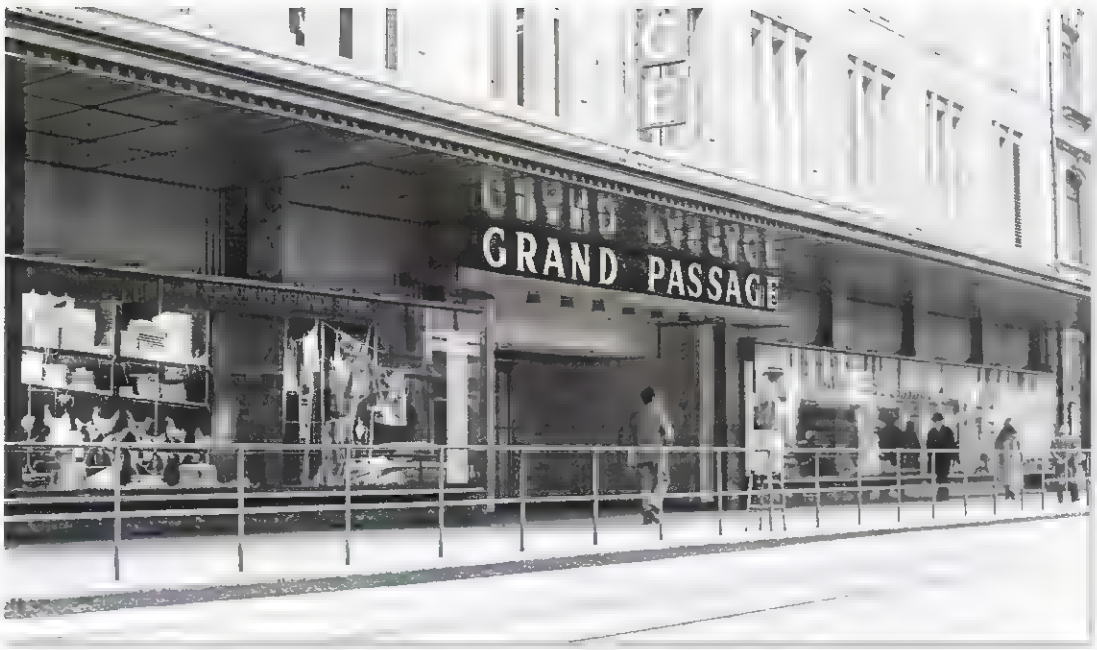


Photographie de Philippe Dutoit. Bibliothèque de Genève, Centre d'iconographie, fonds de l'agence Interpresse

LE PERE DE « TINTIN » A GENEVE

Jeunes et adultes se pressaient la semaine dernière dans un grand magasin de Genève où Hergé signait ses célèbres albums. (Interpresse)

Entrefilet paru dans *La Liberté* de Fribourg du 16 décembre 1969, enclavé dans une page intitulée... « Paul VI évoque devant le Sacré-Collège la situation de l'Église à la fin de 1969 » !



L'entrée du Grand Passage côté rue du Marché, 1965. © Claude-André Fradel, Notrehistoire.ch.

impeccable », rapportera *La Suisse*, il semble entre deux âges, comme si son apparence physique synthétisait l'hétérogénéité de son public : « Tintin a vieilli. Quarante ans d'aventures autour du monde l'ont marqué. Sa chevelure, abondante, a blanchi. Et son visage s'est ridé. Mais le sourire est celui d'un adolescent, les yeux malicieux, ceux d'un homme très jeune ; presque d'un jeune homme[7]. » Un air encore juvénile en dépit des ans, que confirme la *Tribune de Genève* : « Hergé (62 ans mais il en paraît 40) a le cheveu qui grisonne, le sourire à la John Wayne et pas de houppe sur la tête[8]. »

La scène a lieu le 11 décembre 1969 – un jeudi, jour de congé pour les écoliers – au Grand Passage, à la rue du Rhône. Cette enseigne, née la même année que le père de Tintin (en 1907), fut le premier « grand magasin » genevois[9]. Racheté par Jelmoli dans les années 1950, le Grand Passage se singularisait de ses concurrents par des initiatives audacieuses : le rayon zoo bénéficiait d'une terrasse extérieure où évoluaient des animaux vivants et un toboggan pour les enfants descendait des étages vers le rez-de-chaussée. En période de fêtes, crèche géante, vitrines décorées et Père Noël étaient au rendez-vous ! Souvenirs d'un temps aujourd'hui révolu, puisque le bâtiment a brûlé quelques années plus tard, en janvier

Puisque j'avais déjà entamé cette petite enquête, j'avais pu immédiatement la situer grâce au cliché de Christian Murat, au grand bonheur d'Arnaud. Une deuxième, labellisée « Interpresse », a paru dans *La Liberté* du 16 décembre 1969, p. 3. La Bibliothèque de Genève conserve une planche-contact de neuf photographies du même type.

7 J.-C. Marti, « Tintin. "L'aventure passe par Genève" mais il retournera en Amérique du Sud… », *La Suisse*, 11 décembre 1969, p. 33.

8 « Pour ses "fans" de 7 à 77 ans Hergé-Tintin a signé… », art. cit.

9 Voir « Au Grand Passage, 1er des grands magasins genevois », billet du blog *Au Grand Passage*, http://augrandpassage.blogspot.com/2009/09/au-grand-passage-1er-des-grands.html

1975… Reconstruit, il abrite aujourd'hui le magasin Globus. En 1969, le Grand Passage subit de plein fouet, depuis deux ans, la concurrence de La Placette, et il ne fait aucun doute que la venue d'Hergé constitue, à deux semaines des vacances, un excellent atout. La présence de cet invité de marque a été dûment annoncée dans les journaux locaux[10] et, entre 15 h et 17 h, un bureau a été aménagé pour les dédicaces au « Paradis des jouets », le rayon enfants du quatrième étage.

La date n'est pas choisie au hasard : le matin a eu lieu une avant-première du *Temple du Soleil* pour la presse dans un cinéma de la ville. Si cette projection genevoise est en elle-même une actualité digne d'intérêt, pré-chroniquée le jour même dans *La Suisse*[11], c'est surtout le rendez-vous de l'après-midi qui crée l'événement. Le *Journal de Genève* consacre un compte rendu amusé (et amusant) à cette opération commerciale, avec interview du dessinateur, où est décrite une véritable cohue : « Seulement, tonnerre de Brest, quelle affaire d'approcher cet homme ! Il fut immédiatement cerné par une bande de Bachi-Bouzouks, un groupe compact de bougres de zouaves, une armada de Tchouk-tchouk-nougats, un essaim de Zapotèques, une tribu de Patagons, bref une vague de moules à gaufres proprement assoiffés d'autographes[12]. » La journaliste exagère à peine : il y a quelques années, Luc Paracchini, neveu de

10 *Tribune de Genève*, 10 décembre 1969, p. 20 (annonce illustrée) ; *La Suisse*, 11 juillet 1969, p. 38.

11 J.-C. Marti, art. cit. L'article, illustré par une photographie de Mick Desarzens prise un mois plus tôt a été placé en dernière heure de sorte à pouvoir recueillir les propos du dessinateur (à son arrivée à Genève ?), mais la projection elle-même, évoquée au futur, n'y fait pour cause pas l'objet d'une recension.

12 Martine Jaques-Dalcroze, « Hergé : "Je suis laborieux comme un bœuf !" », *Journal de Genève*, 12 décembre 1969, p. 18.

Hergé : « Je suis laborieux comme un bœuf ! »

Tintin refait surface. Il a perdu ses pantalons golf mais (rassurez-vous !) les a remplacés par des pantalons droits. Petite concession au modernisme. La houpette et la perfection des années 30 (Tintin a vu le jour à Bruxelles en 1929), subsistent. Tintin reste, inchangé, intemporel, asexué, incollable, intègre, intégré, raisonnable, héros-boy-scout stéréotypé, grand sage et grand devin de quinze ans sans âge. Il n'a pas grand-chose d'humain. Aucune faille dans le personnage. Pourtant, aux côtés de l'absurde renaissant symbolisé par un Astérix, il garde sa place auprès d'une enfance qui n'est jamais la même. Allez expliquer ce mystère. Allez expliquer l'impact de ces idées sans taches, trop belles pour être vraies, versées avec un réalisme souvent inquiétant dans l'esprit enfantin. Peut-être par la présence du capitaine Haddock, du professeur Tournesol et des Dupond-Dupont qui sont là pour assaisonner le tout de fantaisie, de grains de sel et de gros mots et prouver que malgré tout, et pour notre plus grande joie, « errare humanum est »... sans oublier Milou et sa philosophie canine surprenante.

Hergé était au Grand Passage à l'occasion de la première mondiale de son premier dessin animé tiré de *Tintin et le temple du Soleil*, qui nous emmène, on s'en souvient, au pays des Aztèques. Seulement, tonnerre de Brest, quelle affaire que d'approcher cet homme ! Il fut immédiatement cerné par une bande de Bachi-Bouzouks, un groupe compact de bougres de zouaves, une armada de Tchouk-tchouk-nougats, un essaim de Zapotèques, une tribu de Patagons, bref une vague de moules à gaufres proprement assoiffés d'autographes. Sapristi ! C'est bien par le biais de l'autographe que je parvins en définitive à me glisser à babord de l'heureux père de Tintin et à lui soutirer quelques mots.

— *Où en est Tintin actuellement ?*

— A 22 millions d'exemplaires qui circulent dans le monde.

— *Quand sortira le prochain album ?*

— Pas avant un an.

— *N'y a-t-il pas eu une trêve dans la production ?*

— Noh, mais vous savez, je travaille très, très lentement. C'est affreux. Je suis lent et laborieux comme un bœuf. En principe, il faut deux ans pour un Tintin.

— *Que pensez-vous d'Astérix ? Concurrence ?*

— Pas concurrence. J'en pense du bien.

— *Que pensez-vous de l'expérience « Tintin et les oranges bleues » qui était un film avec de vrais acteurs de chair et d'os ?*

— Pas concluant. A vrai dire, je n'en pense pas le plus grand bien...

— *A-t-on réédité le tout premier-né, « Tintin chez les Soviets » ?*

— Non. Trop moche !

— *Et ce dessin animé tout neuf ?*

— Ce que j'en sais, c'est qu'il a fallu pondre 100 000 dessins !

Et voilà. Stop. Vous me direz : c'est plutôt concis. Pas du tout. C'est un miracle. Comme je reprenais mon souffle, d'autres rastaquouères qui avaient, eux, repris leurs esprits, se rejetèrent sur Hergé. Alors, à l'aide de mon pendule, j'ai gagné le buffet.

Martine Jaques-Dalcroze.

Journal de Genève, 12 décembre 1969

Charly et Line Fornara (amis genevois d'Hergé rencontrés peu après la guerre), confirmait pour notre revue cette affluence des grands jours, et racontait les petits privilèges que la star du jour accordait à ses proches : « Un jour, il [Hergé] devait aller signer un contrat puis faire une séance de dédicaces au Grand Passage. Il m'a dit : "J'aurai peu de temps pour vous voir, si vous pouvez venir un peu avant…" J'y suis allé, il y avait plein de monde. Je me suis approché et un homme – j'ai su plus tard que c'était le directeur – m'a rembarré. Je lui ai dit que je voulais juste voir Hergé. "Il y a 500 personnes qui veulent voir Hergé !" "Moi, c'est privé." "Oui, oui…" J'allais renoncer, et je montais les escaliers roulants quand je vois Hergé qui me fait des grands signes : "Luc ! Luc !" Il a passé devant le directeur et est venu me saluer. Au bout d'un moment, je lui ai dit : "Georges, je crois que vous êtes attendu…" Le directeur, il tirait la gueule ! Mais moi, j'ai bien ri[13]. »

Le cliché de Christian Murat confirme bien, on l'a dit, qu'Hergé était fort courtisé ce jour-là, aussi bien par les enfants que par des parents heureux d'avoir trouvé le cadeau de Noël idéal. La pile de *Temple du Soleil* visible sur les photos de l'événement atteste que cette aventure, actualité cinématographique oblige, était reine ce jour-là. Mais rien d'exclusif à cela. Ainsi un exemplaire des *Bijoux de la Castafiore*, dédicacé à un certain Claude Armand à cette occasion, a-t-il été vendu chez Drouot en 2014[14]. Le destinataire était vraisemblablement un amateur d'autographes,

puisqu'un autre dessin du même jour, sans nom de dédicataire mais provenant de la même collection Armand, a été vendu l'année précédente, parmi une multitude d'envois de divers auteurs[15]. Et une troisième dédicace sur une page de garde détachée, non datée celle-ci, mais nominative, a été proposée sur *Catawiki* en mai 2015 : a-t-elle été réalisée elle aussi en même temps[16] ? On a encore retrouvé un dessin dédicacé, toujours ce 11 décembre 1969, avec le texte suivant : « Avec tous les remerciements de Tintin et Milou pour le charmant et cordial accueil… et un grand merci également de Hergé[17] ». En l'absence de toute indication de destinataire ou de lieu, on ignore si

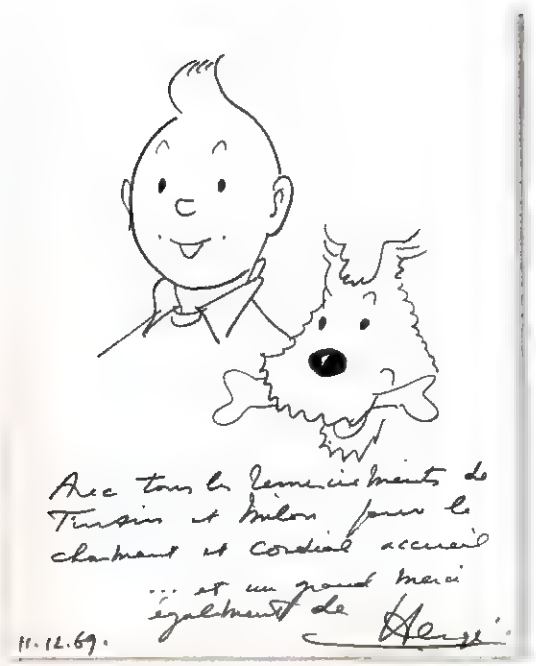
13 « "On était amis, et puis c'est tout" », témoignage de Luc Paracchini recueilli par Jean Rime, *Hergé au pays des Helvètes*, 9, 2017, p. 13-14. J'ignore de quel contrat il est question : ce rendez-vous d'affaires se confond-il avec la projection du matin ?

14 Catalogue de la vente *Autographes – Manuscrits – Affiches – Photos – Livres avec envoi – Souvenirs historiques*, Paris, Drouot, 5 février 2014, lot 55, www.gazette-drouot.com/lots/3598946

15 Catalogue de la vente en ligne Autographes Enchères, Meinier / Genève, 26 juin – 12 juillet 2013, lot 66 ; voir aussi : www.flickr.com/photos/autographs-auction/9178611832.

16 *Catawiki*, www.catawiki.eu/lots/1940854 (la page a été désactivée depuis lors).

17 Document (authentique ?) publié sans autre information sur un forum tintinophile en 2012 : www.forum-tintinophile.com/t3879-D-dicaces-de-Herg.htm. Notons encore que le magasin Jeu de Bulles (Bruxelles) a mis en vente un exemplaire en néerlandais de *Popol et Virginie au pays des Lapinos* signé également le 11 décembre 1969, sans qu'on puisse dire où il l'a été exactement, une vente de ce *Leo en Lea bij de Lapino's* en Suisse paraissant assez improbable (https://jeu-de-bulles.be/produit/herge-leo-en-lea-bij-de-lapinos-signe-par-herge-casterman-1969).


Avec tous les remerciements de Tintin et Milou pour le chaleureux et cordial accueil
... et un grand merci également de
11.12.69.

le dessinateur reconnaissant évoque ici l'accueil reçu au Grand Passage ou à une autre étape de son grand tour genevois.

Du Grand Passage à *Carrefour*

Car le marathon d'Hergé ne s'arrête pas à une station dans un centre commercial. Bien au contraire, son emploi du temps dans la cité de Calvin s'apparente à un chemin de croix médiatique ! L'article de *La Suisse* publié le matin même comporte déjà des propos, surtout consacrés aux *Bigotudos* en chantier, recueillis sans doute la veille. Mais ce même 11 décembre, le dessinateur est l'invité de Jacques Bofford pour le *Magazine de l'info*, en compagnie de Jean-Paul Vander Elst, jeune chargé de presse du Lombard et donc de Belvision. Il est questionné sur la naissance de Tintin une quarantaine d'années plus tôt, sur les raisons de son succès – il mentionne, ici comme ailleurs, le fait que les lecteurs peuvent se projeter dans le « schéma » du visage de Tintin, mais reconnaît n'avoir au fond que « des réponses fragmentaires [...] qui ne sont jamais justes »... Il évoque encore son émotion et sa satisfaction lorsqu'il a appris que les « principes en tout cas » de l'alunissage de Neil Armstrong avaient été « à peu près les mêmes » que ceux imaginés dans *On a marché sur la Lune*.

Mais la question sans doute la plus intéressante de l'échange concerne l'éventuelle déconnexion d'un Tintin désormais quadragénaire d'avec les jeunes de 1969 : « C'est possible, je serais plutôt tenté de le croire, et cependant les chiffres [...] semblent indiquer qu'il n'y a pas de désaffection à son égard. C'est assez extraordinaire, effectivement, qu'à une époque de contestation générale, et je dirais presque mondiale, Tintin reste lu. Je ne sais pas... Est-ce que c'est un contraste entre cette contestation d'une part et [...] un idéal peut-être un peu fleur bleue malgré tout [celui de Tintin] qu'il y a au cœur de chaque enfant ou chaque adolescent ? » Interrogé ensuite – c'est quand même l'objet de son déplacement – sur la genèse du dessin animé, il rapporte y avoir été peu impliqué, sinon surtout pour contrôler « l'"orthodoxie" Tintin » (« avec des guillemets »). Et lorsque, pour conclure, le journaliste lui demande : « Hergé, sincèrement, vous êtes satisfait de ce dessin animé ? », il botte hypocritement en touche : « Question piège, mais, écoutez, quand je l'aurai vu, je pourrai vous répondre, je n'ai encore vu que des fragments. Et, de toute façon, ce n'est pas à moi de dire si j'en suis satisfait, c'est au public de le dire... » Autant dire que, ayant assurément déjà visionné le film, il n'en est pas pleinement convaincu !

À la presse écrite et radiophonique s'ajoute la Télévision suisse romande. Le court entretien, mené par Pierre Verdan, sera diffusé dans l'émission d'actualité régionale *Carrefour-Revue* trois jours plus tard, le 14 décembre. Cette séquence montre un Hergé à nouveau fort emprunté – tout du moins faisant mine de l'être – quand le journaliste lui demande quelles sont les raisons de son succès : « Ce serait plutôt à moi de vous poser la question. » Il évoque ensuite la différence entre

Photogrammes de l'émission *Carrefour-Revue* du 14 décembre 1969.

film *live* et animation, et les compromis nécessaires par rapport à sa vision d'auteur : « Tintin est né en bande dessinée. La bande dessinée obéit à des lois qui lui sont propres, il n'y a pas de doute. [...] L'adaptation en dessin animé suppose qu'on y fasse des changements. D'avance je dois m'incliner, d'avance je m'incline, parce que je sais que la bande dessinée, c'est immobile, c'est inanimé, tandis que le dessin animé – le mot l'indique –, ça bouge, et il faut donner à ça un rythme tout différent de celui de la bande dessinée[18]. » À nouveau, Hergé suggère à demi-mot que, malgré la prouesse technique et artistique du long métrage de Belvision, la bande dessinée reste bel et bien première à ses yeux. Néanmoins, l'auteur, de plus en plus rompu à l'exercice de l'interview, maîtrise sa parole médiatique, il corsète des réponses récurrentes à des questions sempiternellement identiques, parvenant ainsi, par la « bonne nature » qu'il donne à voir, à noyer tout propos rugueux « dans des tonnes de gentillesse », ainsi que le notera le *Journal de Genève* quelques jours plus tard au sujet de sa prestation dans *L'Invité du dimanche* de l'ORTF[19].

Hergé descend à l'hôtel Richemond

Le pensum ne s'arrête pas là ! Après une nuit à l'hôtel Richemond, situé non loin de la gare, Hergé est invité à gratifier le livre d'or de l'établissement d'un petit dessin de Tintin, qui s'inscrit ainsi, à la suite d'autres illustres visiteurs, dans la légende de ce palace historique[20]. Mais l'attachée de presse de la maison, Jacqueline

18 Voir la vidéo sur le site de la RTS : www.rts.ch/archives/tv/information/carrefour-revue/13784694-herge-a-geneve.html. D'autres images issues du même enregistrement, avec l'intervention de Vander Elst (présenté comme le « réalisateur » du film !), seront diffusées dans *Formule Junior* le 28 janvier 1970.

19 « TV : nous avons vu l'invité du dimanche : Hergé », *Journal de Genève*, 29 décembre 1969, p. 7

20 Dessin reproduit dans une plaquette publicitaire *Richemond. Genève*, début des années 2000 (?). Il l'avait déjà été dans des publications réalisées à l'initiative de la famille des propriétaires : Geneviève Armleder, *La Saga des Armleder*, Atar, 1986, p. 14 ; *Le Livre de Richemond IV*, Franco Maria Ricci Editore, 1990, p. 103.

Lévine, a pris l'habitude de faire enluminer également son propre livre d'or par les célébrités de passage. Dans le précieux album qu'elle tient entre la fin des années 1960 et le milieu de la décennie suivante, Hergé sera rejoint par ses confrères Goscinny et Uderzo, mais aussi par de nombreuses vedettes de la chanson (d'Annie Cordy à Mick Jagger) ou du cinéma, voire de l'art moderne, comme Dalí[21].

On s'étonnera peut-être de trouver Hergé au Richemond, lui qui a rendu l'hôtel Cornavin mondialement connu. Le dessinateur savait-il que son passager refuge de la rue Adhémar-Fabry avait été construit au XIXe siècle par le peintre François Diday pour y installer son atelier ? Et l'amateur d'art contemporain que bientôt une dépendance abriterait la galerie du groupe d'art avant-gardiste Écart, né précisément en 1969 sous l'impulsion de John Armleder, fils du propriétaire, les caves de l'établissement allant jusqu'à accueillir, cette année-là, un festival de *happenings*[22] ? Il est plutôt probable que lui-même ou l'attaché de presse chargé d'organiser son séjour ont été attirés par le standing du lieu. Il est loin en effet le temps où, une vingtaine d'années plus tôt, il s'arrêtait dans le plus modeste Hôtel de la Plage de Gland. Le dessinateur de 1947, certes déjà accompli, mais plus que jamais engagé dans le tumulte de la vie, est désormais un homme arrivé, connu et reconnu. S'il continue en privé à ne pas dédaigner des plaisirs simples, comme celui de partager une brisolée avec des vignerons valaisans (en 1967) ou de manger italien ou chinois avec ses amis genevois, il ne fuit pas non plus les établissements de luxe : son dernier

Extraits du livre d'or du Richemond puis de celui de Jacqueline Lévine (cadrage tronqué du catalogue de vente).

carnet ne mentionnera-t-il pas, parmi les restaurants dont il aura gardé l'adresse, le Lion d'Or à Cologny[23], de Jacques Lacombe, « chef français de la jeune école[24] » bientôt auréolé de la « Clé d'or » du *Gault & Millau* ? Côté hôtellerie, on le sait aussi client du Beau-Rivage, prestigieux voisin du Richemond, dont le futur héritier et directeur Jacques Mayer, encore « adolescent tout intimidé » et marqué par la lecture du journal *Tintin* dans son enfance, lui avait « apporté le livre d'or pensant le présenter à Dieu le Père[25] » !

Des travées achalandées du Grand Passage aux salons feutrés d'un palace genevois, tout,

21 Catalogue de la vente *Regards sur le XXe siècle #14 : Tableaux – Sculptures – Photographie*, Lyon, De Baecque & Associés, 11 février 2017, lot 191 *bis*.

22 Geneviève Armleder, *La Saga des Armleder*, *op. cit.*, p. 24.

23 Voir Jacques Langlois, *Hergé et le carnet oublié*, Georg, 2024, p. 380-381. Selon ce carnet daté de 1978, Hergé fréquentera aussi l'antenne genevoise du Duc des frères Paul et Jean Minchelli après son ouverture en 1976.

24 La Reynière, « Guerre des guides à Genève », *Le Monde*, 1er avril 1972.

25 *Beau-Rivage. Une passion*, 2015, p. 60 ; cf. l'interview de Jacques Mayer dans le documentaire de Jetset Extra, « History meets innovation at Geneva's Hotel Beau-Rivage », 2013, www.youtube.com/watch?v=ptR69njA-PU (3:25). Luc Paracchini se rappelle avoir été chercher Hergé et Fanny au Beau-Rivage (« "On était amis, et puis c'est tout" », art. cit., p. 12).

Carte postale Jaeger envoyée en 1964. Dans le prolongement du Richemond, au bout de la rue, on distingue le Beau-Rivage, autre établissement élu par Hergé.

dans ce séjour de 1969, est symptomatique du cap qu'a franchi l'ancien boy-scout. Alors qu'à ses débuts il s'effaçait derrière Tintin érigé en reporter vedette du *Petit Vingtième*, c'est désormais lui aussi qui suscite l'intérêt médiatique – au prix, il est vrai, d'une confusion entretenue avec humour autour de ce binôme « Hergé-Tintin » par la *Tribune de Genève* comme par *La Suisse*[26]. Le héros, avant son créateur, est devenu une institution : « Que dire des aventures de Tintin (ce reporter qu'on ne voit jamais télexer ni téléphoner à son journal), qui ne soit pas cliché usé[27] ? » Aussi la moindre innovation apparaît-elle iconoclaste et (donc) digne d'attention. « Tintin 69 ne porte plus de golfs, mais des pantalons normaux. Où s'arrêtera le progrès[28] ! », sourit la *Tribune de Genève* – elle ne sera pas la seule – en découvrant le sacrilège rhabillage du héros dans le dessin animé de Belvision. D'autant qu'Hergé prévoit d'ores et déjà de garder le pli dans ses futurs albums, à commencer par l'embryonnaire *Bigotudos*[29].

On découvre surtout un Hergé propulsé homme-sandwich d'un dessin animé qui consacre son œuvre tout en la dédoublant de manière quasiment autonome, à un moment où sa propre créativité s'essouffle. Entre la queue de comète du quarantième anniversaire de Tintin qui le rattache à son passé et la nouveauté filmique produite grâce à lui mais sans lui, un récit médiatique se construit, autour de questions incontournables sur la naissance du personnage, les explications de son succès, l'attente d'un futur album, l'opinion sur les films tirés de son œuvre… Puisque les *Aventures de Tintin* ralentissent, c'est le récit de leur création et la légende de son auteur qui viennent s'y substituer.

Enfin, à travers son cas exceptionnel, se reflète aussi l'évolution du statut d'auteur de bande dessinée, figure progressivement vedettarisée selon les lois de la célébrité qui avaient auparavant touché écrivains, artistes de scène, acteurs de cinéma ou sportifs. La séance de signatures se codifie peu à peu en un rituel obligé pour un public en quête de toucher l'aura du créateur – à tout le moins un ersatz : le dessin « original » inlassablement apposé sur les albums dédicacés se réduit au logotype des têtes de Tintin et Milou

26 Voire par Hergé lui-même : Benoît Peeters note que « le Hergé médiatique […] était un personnage éternellement souriant, infantile, ressemblant à l'idée un peu niaise que la plupart des gens se faisaient de Tintin » (« Les Révolutions de Tintin : conversation entre Jean-Marie Apostolidès et Benoît Peeters », dans Ninon Chavoz et Anthony Mangeon [dir.], *Les Chemins de la liberté. Lectures de Jean-Marie Apostolidès*, Hermann, 2024, p. 253).

27 « Pour ses "fans" de 7 à 77 ans Hergé-Tintin a signé… », art. cit

28 *Ibid*

29 « Et puis Tintin apparaîtra changé [dans *Tintin et les Bigotudos*], avec ses pantalons longs. Après quarante ans, je pouvais bien lui acheter une nouvelle culotte… » (Propos d'Hergé, dans J.-C. Marti, art cit.)

– dans une société de consommation culturelle massifiée[30].

Qu'on ne se méprenne donc pas : l'événement n'est plus la sortie du film *Le Temple du Soleil*, éclipsée par la venue d'Hergé dans un magasin ! Non, le véritable événement marqué par les journaux et autres médias réside dans l'événementialisation elle-même de sa présence. Et présent, il l'est autant pour assurer le service après-vente du dessin animé que pour conjurer, en exposant sa personne, le danger d'une dévaluation symbolique de ses albums entraînée par leur conversion cinématographique. Au-delà de cet objectif ambivalent, son bref séjour genevois montre combien cette élection populaire à valeur de fortifiant ressortit à un dispositif à la fois médiatique et commercial : les journaux annoncent la venue d'Hergé, qui fait ensuite l'objet de comptes rendus, lesquels consolident pragmatiquement l'image d'un auteur à succès. Un auteur d'autant plus incontesté qu'il apparaît à la fois indissociable de cette mise en scène et rendu presque détaché d'elle, simultanément immergé dans la cohue des fans et planant déjà au-dessus de ces adulations qui font vivre son image quasiment malgré lui[31] : une décennie avant le barnum du cinquantenaire de Tintin, et moins de deux ans avant que l'auteur belge n'accepte l'insolite invitation du jeune Numa Sadoul à réaliser un livre d'entretiens, ces quelques heures passées au bout du Léman témoignent

Hergé le 11 novembre (et non décembre si la date archivée est correcte) 1969. Bibliothèque de Genève, Centre d'iconographie, fonds Mick Desarzens. Un autre cliché de la même série a paru le 11 décembre dans *La Suisse*

en dernière analyse que, s'appuyant contre l'insolente réussite de Tintin, le mythe d'Hergé est en marche[32].

Jean Rime

30 Je renvoie sur ce point à mon essai *Bédédicaces. Tout un art au seuil du neuvième art*, Éditions Montsalvens, 2018, p. 68-78

31 Lui-même n'est du reste pas étranger à cet ambigu détachement qui commande symétriquement une volonté de maîtrise. À la fin de sa vie, avance Benoît Peeters, « Hergé se demande au fond s'il est l'auteur de cette œuvre », comme s'il se sentait dépassé par une création « dont il n'était pas taillé pour être l'auteur » (« Les Révolutions de Tintin », art. cit., p. 261).

32 Le ton gentiment ironique des comptes rendus conduirait-il à désamorcer une opération de *marketing* un peu grandiloquente ? Que nenni : dans une culture constitutivement médiatique telle que celle qui prévaut depuis le milieu du XIX[e] siècle, cette dérision fait partie intégrante du jeu, de même que les *Aventures de Tintin* – elles aussi nées de ce bain médiatique –, entremêlent inextricablement sens de l'intrigue sérieuse et sens de l'humour

Pierre Servais, artisan du succès planétaire de Tintin

Responsable du secteur international des éditions Casterman pendant plusieurs décennies, Pierre Servais se révélera un promoteur infatigable de l'œuvre d'Hergé aux quatre coins du monde. Cette personnalité relativement méconnue mérite que l'on s'attarde sur son parcours singulier[1].

Pierre Servais et Hergé à New York en 1972.

Une jeunesse plurilingue... et tournaisienne

Pierre Servais voit le jour le 28 juin 1921 à Tilff, à une douzaine de kilomètres de Liège. Son père, Pierre Servais (1877-1960) – ci-après Pierre Servais *senior* –, était né à Messancy, à proximité de la frontière luxembourgeoise, dans une région alors germanophone. Après avoir exercé comme maçon, il était entré dans la gendarmerie en août 1901. Il fut affecté, en tant que maréchal des logis de 1re classe, à la brigade de Vielsalm en 1914. Au début de la Première Guerre mondiale, le 24 août précisément, il est fait prisonnier et envoyé en captivité en Allemagne. Il séjournera dans divers camps de Basse-Saxe, dont celui de Soltau. Ce n'est que le 27 décembre 1918 qu'il sera en mesure de regagner la Belgique, mais il conservera de sérieuses séquelles de sa détention. Il peut, toutefois, reprendre son métier de gendarme à Recht, puis, en 1924, à Saint-Vith, deux villages proches de la frontière allemande (ils appartiennent aux cantons de l'Est, une région annexée à l'Allemagne par la Belgique en vertu du traité de Versailles de 1919). C'est parce que Pierre Servais *senior* est germanophone qu'il a été envoyé là-bas. La famille loge dans les locaux de la gendarmerie à Aachener Strasse.

Pierre Servais *senior* épouse, le 14 avril 1920, Lucie Libert (1886-1929), de neuf ans sa cadette, à Schaerbeek (Bruxelles). Gouvernante issue d'un milieu relativement aisé, elle fut sa marraine de guerre, c'est-à-dire sa correspondante régulière durant sa captivité. Elle mettra au monde trois

1 L'intégralité des informations et des documents contenus dans la présente contribution m'a été fort aimablement communiquée – sauf mention contraire et à l'exception de mes propres recherches – par Christophe Servais, fils de Pierre Servais. Je lui témoigne ici ma plus profonde reconnaissance.

fils : Pierre, l'aîné, auquel le présent article est consacré ; Paul (1924-1996), formé à la sculpture, mais qui ne pourra jamais travailler pour raisons de santé ; enfin, André (1926-1998), journaliste, qui deviendra rédacteur en chef du *Courrier de l'Escaut*. Contrairement à son époux, Lucie Libert a le français pour langue maternelle. Ainsi, à la maison, c'est dans la langue de Molière que l'on s'exprime.

Pierre Servais *junior* accomplit son école primaire à Saint-Vith, où l'enseignement est dispensé en allemand, une langue qu'il ne comprend pas. Cependant, son abnégation lui permet de finir premier de classe ! Hélas, jeune quadragénaire, sa mère succombe à une pleurésie le 6 mars 1929. Se retrouvant veuf avec trois enfants en bas âge, souffrant de divers maux de santé consécutifs à la guerre et exerçant une profession astreignante qui inclut des services nocturnes, Pierre Servais *senior* se rend à l'évidence : il n'a d'autre choix que de démissionner et de solliciter une pension d'ancien combattant et d'ancien prisonnier de guerre.

La famille déménage rue Rogier à Tournai, une ville sise à environ 250 kilomètres de Saint-Vith. C'est là que résident Anne Servais, l'une des sœurs de Pierre Servais *senior*, et son époux Edmond Cretelle, un commissaire de police. Anne entourera de son affection ses neveux et leur servira un peu de mère de substitution. Cependant, le père, que Pierre Servais décrira comme sévère et strict, arrondit sa confortable pension de retraite avec un salaire d'assistant social à l'Établissement de défense sociale, un centre d'internement psychiatrique. Il peut ainsi se permettre d'engager une gouvernante pour l'aider dans les tâches domestiques[2].

Pierre Servais lors de sa communion

Le fils séjourne brièvement, à peu près une année, au pensionnat des Dames de Saint-Charles à Wez-Velvain, période dont il conservera un mauvais souvenir. Il fréquente ensuite, à Tournai, l'École des Frères, une école primaire dirigée par les frères des Écoles chrétiennes. Ses excellents résultats lui permettent d'obtenir une bourse du « Fonds des mieux doués », grâce à laquelle il est en mesure de suivre ses études secondaires (1934-1940) en section gréco-latine, au collège Notre-Dame, une prestigieuse école dirigée par les jésuites. Il y fera notamment la connaissance d'un certain Louis-Jean Lestienne (1922-1995), un condisciple que l'on retrouvera plus loin. Pendant ses études, il s'adonne

2 Pierre Servais *senior* décédera le 7 octobre 1960 dans une maison de retraite de Celles à l'âge de huitante-deux ans. Il était porteur de nombreuses distinctions honorifiques : grades d'officier de l'ordre de Léopold et de chevalier de l'ordre de la Couronne, Croix de guerre avec palmes, médaille commémorative de la Campagne 1914-1918, médaille de la Victoire, décorations militaires de 1re et 2e classe et médaille commémorative du Centenaire de l'indépendance.

au scoutisme. Son totem est « Orignal » et son qualificatif « Tout-à-tous ».

La guerre éclate le 10 mai 1940. Le ministère belge de la Défense nationale exhorte les hommes de seize à trente-cinq ans, appartenant à la réserve de recrutement, à rentrer sous les drapeaux. Il leur faut ainsi rejoindre, par leurs propres moyens, les antennes de recrutement qui viennent d'être transférées en France, principalement dans le Midi (Nîmes, Béziers, Toulouse...). Le 14 mai, Pierre Servais quitte sa patrie à bicyclette avec son ancien camarade d'école Louis-Jean Lestienne, qui va devenir un véritable ami. Ils embarquent au hasard dans des trains et se retrouvent une dizaine de jours plus tard à Cessenon-sur-Orb, un petit village situé non loin de Béziers, où un centre de recrutement de l'armée belge a été mis sur pied. Pierre Servais est hébergé par des viticulteurs.

Pendant ce temps, les 16 et 17 mai 1940, la ville de Tournai est bombardée par les Allemands, causant d'énormes dégâts : la Grand-Place est littéralement dévastée. Pierre Servais est néanmoins en mesure de rentrer chez lui le 15 août 1940. Il termine sa dernière année d'école secondaire (la « Rhétorique »), puis enchaîne avec une année de « Première scientifique », année préparatoire aux écoles d'ingénieurs. Du 28 avril 1942 au 31 juillet 1943, il travaille à la Banque de Bruxelles, à Tournai, puis, dès le 15 septembre de la même année, il enseigne au collège Notre-Dame le flamand, l'anglais et l'allemand. La guerre lui impose en effet de prendre le premier emploi qui s'offre à lui. Il faut survivre.

En septembre 1944, la Belgique est libérée par les Alliés. Nombreux sont ceux qui pensent que l'Allemagne a définitivement perdu la guerre et que sa capitulation n'est plus qu'une question de jours. D'autres, dont fait partie Pierre Servais, ont conscience que le conflit n'est sans doute pas terminé et s'engagent comme « volontaires de guerre ». Le 27 février 1945, Pierre Servais

Pierre Servais en Irlande du Nord en 1945

rallie ainsi la 4e Brigade de volontaires belges, la brigade « Steenstraete », qui est rattachée à l'armée britannique. Ses membres suivront une formation militaire intensive en Irlande du Nord. Après la capitulation de l'Allemagne en mai 1945, puis du Japon en août, Pierre Servais rejoint la caserne de Weiden-Lövenich, dans la banlieue de Cologne, les volontaires belges servant de troupes d'occupation. Finalement, il est démobilisé le 15 juillet 1946.

Dès le 1er septembre, il enseigne à nouveau au collège Notre-Dame. Quelque temps plus tard, vraisemblablement en 1948, il fait la rencontre d'une jeune femme, Thérèse Demortain (1928-2006), une cousine éloignée de Louis-Jean Lestienne venue passer quelques jours à Tournai chez des proches. Ils se marient à Rue en décembre 1949. Quatre fils naîtront de cette union : Pierre-Paul en 1951, Jean-Marc en 1952, Philippe en 1954 et Christophe en 1964.

Au service de Casterman

Depuis le 1er août 1948, Pierre Servais travaille chez Casterman, ce qui ne relève en rien du hasard. En effet, lorsque, en 1943, il exerça comme professeur de langue au collège Notre-Dame, il eut pour élève Jean-Paul Casterman (1929-2009), fils de Louis Casterman (1893-1981). Ce dernier dirigeait non seulement la maison d'édition familiale, mais était aussi alors le bourgmestre de Tournai. Par ailleurs, Jean-Paul Casterman était un excellent ami de Guy Lestienne (1930-2020), le plus jeune frère de Louis-Jean. Quelques années plus tard, Louis Casterman souhaite recruter la perle rare qui lui permettra de développer le marché flamand. Son fils Jean-Paul l'informe que son ancien professeur de collège connaît très bien le flamand et pourrait être le candidat idéal. Pierre Servais est ainsi approché, puis embauché. Par cet emploi, lui qui se sent si heureux au milieu des livres réalise un rêve : il lit beaucoup, jusque très tard dans la nuit, et possédera une riche bibliothèque. Son ouvrage préféré : *Les Silences du colonel Bramble* d'André Maurois[3]. De surcroît,

La famille Servais en 1952

la famille Servais réside dans un appartement rue des Sœurs-Noires. Le nouveau collaborateur de Casterman n'a qu'à la traverser pour se rendre à son bureau[4] !

De sa propre initiative, il décide de développer le secteur international chez Casterman, en particulier les marchés néerlandais, anglais et allemand. Il travaille tout d'abord sous les ordres de Charles Lesne, qui meurt subitement en 1950, puis dépend directement de Louis-Robert Casterman (1920-1994), le fils aîné de Louis Casterman. Pierre Servais sera, pendant longtemps, assisté par un certain Monsieur Devos puis, à partir des années 1970, par Ivan Noerdinger (1947-2020). Sans oublier Mary-Jane Delcroix, sa plus fidèle secrétaire, qui œuvrera à ses côtés pendant un quart de siècle. Pierre Servais n'aura de cesse de promouvoir les ouvrages publiés par son employeur dans des dizaines de pays, afin de négocier les droits en langues étrangères. Il nouera des contacts avec des agents, des responsables de périodiques et

3 Ouvrage dont s'est inspiré Hergé pour une scène de *Tintin au Congo* (le massacre des antilopes) ! Outre la lecture, Pierre Servais aime écouter de la musique classique, les chants grégoriens et les marches militaires, tout spécialement les airs de cornemuse qui lui rappellent son passage dans l'armée britannique. Du côté du septième art, ses préférences vont à des films comme *Le Troisième Homme* (1949) ou plus tard *Le Pont de la rivière Kwaï* (1957), de même qu'aux réalisations de Jacques Tati. Il regardera aussi beaucoup la télévision, très tard le soir ou la nuit. Sa culture générale est étendue et, bien qu'il abhorre les jeux de société, il se laissera parfois convaincre par ses enfants de jouer au *Trivial Pursuit*, où il se révèle redoutable. Une érudition tous azimuts qui lui sera fort utile en travaillant pour un éditeur !

4 La famille déménagera en 1953 au boulevard Léopold, après avoir fait l'acquisition d'une maison.

des éditeurs des quatre coins du monde. Il faut dire qu'il présente toutes les qualités pour ce travail. Il est entreprenant, diplomate et d'une courtoisie rare. Surtout, il est polyglotte. En sus du français, de l'allemand et du néerlandais, il maîtrise l'anglais et a de bonnes connaissances de l'espagnol et de l'italien[5].

Pierre Servais résumera ainsi l'activité du secteur qu'il dirige : « Le service international de l'édition s'est fixé comme premier objectif de susciter la traduction en langues étrangères du plus grand nombre possible d'ouvrages édités par notre maison. À cet effet, le service international constitue et tient à jour une documentation sur les éditeurs de la plupart des pays du monde. Dès la sortie de presse d'un livre, celui-ci est proposé à divers éditeurs choisis en fonction du genre de l'ouvrage. Il en résulte un échange de correspondance : rappels, proposition de conditions. Celles-ci doivent être approuvées par l'auteur. Ensuite le service international passe un contrat. Il s'occupe de surveiller la sortie de presse de la traduction ainsi que les paiements des droits d'auteurs [...]. Chaque fois qu'un contrat est passé en vue d'une traduction d'un livre pour la jeunesse, le service international propose au client étranger la réalisation de l'ouvrage en question par notre imprimerie. La chose n'est pas toujours possible, et ce pour divers motifs : distance, législation interdisant l'importation, difficulté de composition, prix non compétitifs, etc. » Il ajoute : « Un deuxième secteur de l'activité du service international a trait à nos éditions en langue néerlandaise. Cette activité englobe : la mise au point du programme annuel, la supervision des traductions, la surveillance de l'impression, l'établissement des catalogues et bulletins de commande, la surveillance des stocks, etc.[6] »

Chez Casterman, outre Hergé sur lequel on s'attardera plus loin, Pierre Servais devient notamment l'interlocuteur privilégié de Jacques Martin, François Craenhals, Bob De Moor et des époux Liliane et Fred Funcken, tous des auteurs publiés dans le journal *Tintin*. Il est également en contact avec Alain Grée (auteur des séries pour enfants *Cadet Rama*, *Petit Tom* et *Roméo*) ou René Follet (illustrateur de nombreux livres pour la jeunesse sous le pseudonyme de Ref). Il rencontrera aussi Jean Yanne (scénariste de la bande dessinée *La Langouste ne passera pas*), Hugo Pratt et même Martin Luther King, auteur de *La Force d'aimer*, publié par Casterman en 1964 !

Dans le cadre de son activité professionnelle, l'homme de l'international a l'occasion de voyager régulièrement[7]. Il fréquente les importantes foires du livre de Francfort, de Bologne et de Nice,

5 Son passe-temps préféré est en effet l'apprentissage des langues. Outre celles que l'on a indiquées, il se familiarisera avec le japonais en 1968 pour préparer un séjour au pays du soleil levant et se passionnera pour le russe qu'il étudiera inlassablement, emmenant même son cours *Assimil* en vacances à Fort-Mahon, une petite station balnéaire sur la côte picarde où son père possède une villa.

6 Archives Casterman, dossiers cessions de droits, classeur « Statistiques », « Le service international de l'édition. Exposé de M. Servais », annexe au rapport de la réunion du conseil d'entreprise du 28 mars 1974, citée dans Florian Moine, *Casterman (1919-1999). Une entreprise du livre entre Belgique et France*, thèse Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, 2020, p. 415-416.

7 Très pieux, il se rend à la messe chaque dimanche, même lors de ses voyages à l'étranger. Il emporte toujours avec lui un exemplaire du Nouveau Testament (en anglais) au format de poche. Du reste, lorsqu'il est en voyage d'affaires, Pierre Servais trouve souvent le temps de fréquenter l'un ou l'autre musée. Ses artistes préférés sont les grands peintres italiens de la Renaissance comme Raphaël, Michel-Ange, le Titien, le Caravage, le Tintoret ou Canaletto.

Pierre Servais interviewé à la foire de Francfort en 1966

lieux de rencontre privilégiés entre éditeurs, et la foire du jouet de Nuremberg (Casterman commercialise notamment des puzzles). Il se rend plusieurs fois par an aux Pays-Bas où il a contribué à fonder la filiale Casterman Nederland à Utrecht en 1962. Il va également tous les mois à Paris, rue Bonaparte, assister à des réunions de travail avec la filiale française de Casterman et séjourne, presque annuellement, à Londres afin de rencontrer les responsables des maisons d'édition Methuen, Ward Lock et Macmillan. À l'époque, le voyage depuis Tournai durait au moins douze heures ! Parmi les autres pays où Pierre Servais se rendra à titre professionnel, citons, entre autres, la Suisse (Bâle, Lucerne, Zurich, le Tessin), l'Autriche (1971), le Danemark (1969 et 1971), l'Espagne (1975 et 1984) et les États-Unis (1967, 1971 et 1972). En mars 1968, il opère même une sorte de mini-tournée asiatique : le Japon, Hong Kong (encore sous protectorat britannique), Formose (Taïwan) et la Thaïlande. En 1975, Pierre Servais effectue une nouvelle tournée qui l'emmène en Grèce, en Turquie, au Liban, en Iran et en Égypte. Enfin, il fréquente diverses foires en Union soviétique en 1979, 1981 et 1983.

Mais son travail ne se limitera pas à celui d'un simple représentant commercial. En 1953 paraît dans la collection « Farandole » de Casterman un album illustré par Paul Cuvelier[8] et intitulé *L'École buissonnière*. Les textes sont d'une certaine Isabelle de Mortain… qui n'est autre qu'un pseudonyme employé par Pierre Servais ! « Isabelle » est le prénom que les époux Servais avaient prévu de donner à une éventuelle fille et « de Mortain » est le nom de jeune fille de Thérèse Servais dans une graphie légèrement modifiée. À cette époque, le

8 Un des pionniers de l'hebdomadaire *Tintin* et créateur de *Corentin*.

dynamique trentenaire souhaite également lancer une série pour enfants mettant en scène une jeune fille. Son emploi du temps ne lui laissant que peu de libertés, il confie ce projet à deux jeunes auteurs, Gilbert Delahaye (1923-1997) et Marcel Marlier (1930-2011). La série *Martine* est ainsi créée en 1954 et connaîtra un immense succès. Son deuxième volume, *Martine en voyage*, dans lequel l'héroïne part en vadrouille avec sa poupée Cacao, comportera d'ailleurs de nombreuses similitudes avec *L'École buissonnière*[9]. Malgré son agenda chargé, Pierre Servais trouve néanmoins le temps d'écrire encore *Mon premier dictionnaire* (paru en 1956) sous le nom de plume de Lina Berger.

Par ailleurs, il adapte plusieurs romans pour la jeunesse dans le cadre des collections « Rameau vert » et « Mistral », proposées chez Casterman dans les années 1950 et 1960, comme *Mémoires du sergent Bourgogne* ou *Souvenirs du sergent Bourgogne*. Les ouvrages concernés portent la mention « Adaptation nouvelle de P. S. » (ou autre indication similaire). Polyvalent, Pierre Servais s'essaie aussi à la traduction de l'anglais (*Ivanhoé* de Walter Scott, *Le Retour à l'île au trésor* de John Connell, etc.) et de l'allemand (les albums sur les grandes villes réalisés par le dessinateur tchécoslovaque Miroslav Šašek). En outre, il adapte en français les versions des cours de langue *Predidac* et *Supradidac* et en rédige les versions néerlandaise (sous son propre nom) et allemande (sous le pseudonyme de Pierre Vaisser). Il contribue aussi largement à la rédaction des textes de l'encyclopédie *Globerama* et de la série *L'Uniforme et les Armes* des époux Fred et Liliane Funcken. Enfin, c'est lui qui s'occupera de l'acquisition des droits de la célèbre bande dessinée danoise *Rasmus Klump* (*Petzi* en français), qui deviendra un des fleurons du catalogue de Casterman dès 1958.

9 Gilbert Delahaye, qui réside à Tournai, fait partie des amis proches de Pierre Servais et les deux hommes se voient fréquemment en dehors des heures de travail.

L'ambassadeur de Tintin

Quel que soit le succès de *Martine* ou de *Petzi*, le véritable fer de lance du catalogue de Casterman reste, bien sûr, *Tintin*, que Pierre Servais s'efforcera de faire connaître sous tous les cieux et, en particulier, là où le héros d'Hergé est encore peu connu, entre autres aux États-Unis, en Italie, au Japon… Grâce à son entregent, il se construit un important réseau international. Au Japon, en 1968, il s'entretient ainsi avec le Dr Ishikawa, l'un des dirigeants de la maison d'édition Shufunotomo. Deux ans plus tard, Haruiko Ishikawa, le fils de ce dernier, rencontrera en Belgique Pierre Servais et Hergé. En 1972, le représentant de Casterman accompagnera même le dessinateur à New York à l'occasion du 1er Congrès international de la bande dessinée qui s'y tient du 22 avril au 1er mai.

Si Pierre Servais a souvent l'occasion de voir Hergé à Bruxelles ou à Tournai, il aura surtout des échanges épistolaires réguliers avec le créateur de Tintin ou ses secrétaires successifs[10]. Ils auront trait, par exemple, à une éventuelle publication des *Aventures de Tintin* dans le journal indien *Sanjivan*[12], ou encore à une nouvelle traduction en néerlandais desdites *Aventures* (« le nœud de la question, le voici : il y a une différence entre le flamand de Bruxelles et le néerlandais d'Amsterdam ; il faut se résoudre à choisir. Nous choisissons le néerlandais qui est la langue officielle[13] »).

Pierre Servais au Japon en 1968

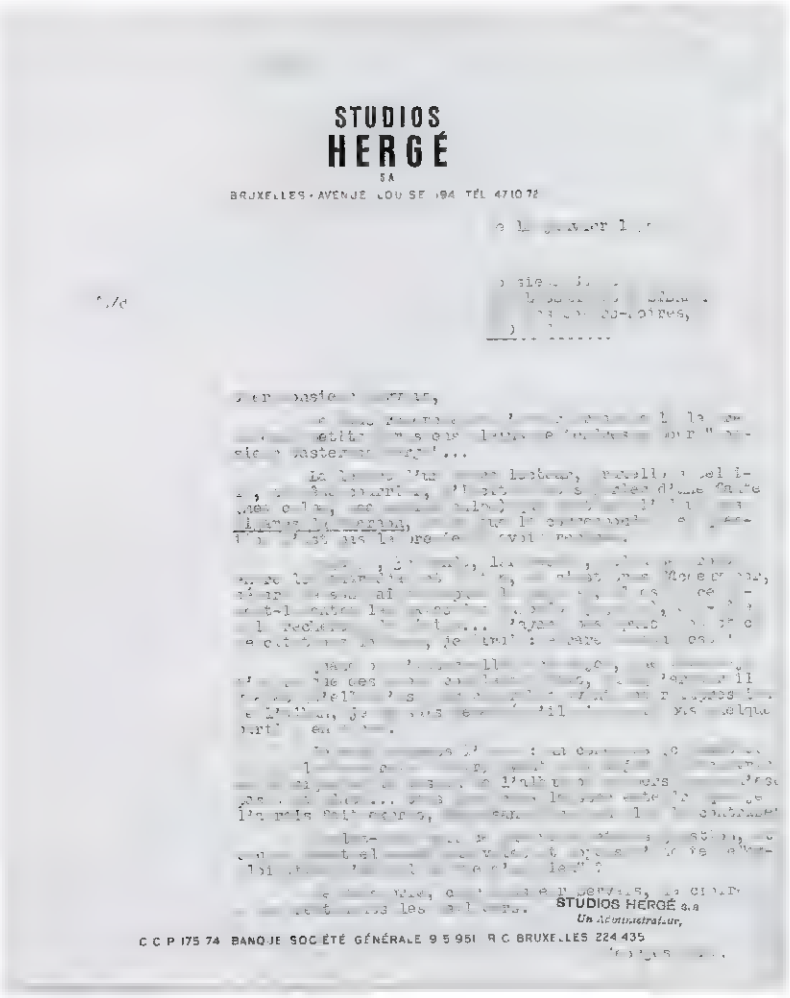
Hergé, Haruiko Ishikawa et Pierre Servais aux Studios en 1970

10 Je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Hergé et la presse. Ses bandes dessinées dans les journaux du monde entier* (Les Impressions Nouvelles, 2021), dans lequel il est abondamment fait référence au courrier échangé par Pierre Servais avec des dizaines de correspondants étrangers. Voir aussi Florian Moine, *op. cit.*, p. 350-353 (ou la version éditée de la thèse, *Casterman. De Tintin à Tardi, 1919-1999*, Les Impressions Nouvelles, 2022, p. 184-201). Il serait toutefois excessif de faire de Servais un intime du dessinateur : il ne figure par exemple pas dans son carnet d'adresses personnel (voir Jacques Langlois, *Hergé et le carnet oublié*, Georg, 2024, p. 110).

11 Lettre de Georges Remi à Pierre Servais, 12 janvier 1956 (voir la reproduction de la lettre à la page suivante).

12 Lettre d'Hergé à Pierre Servais, 7 mai 1963

13 Lettre de Pierre Servais à Hergé, 21 décembre 1954, citée dans Florian Moine, 2020, *op. cit.*, p. 346



STUDIOS
HERGÉ
S.A.
BRUXELLES - AVENUE LOUISE 194 TÉL. 47.10.72

STUDIOS HERGÉ s.a.
Un Administrateur,

C.C.P. 175.74 BANQUE SOCIÉTÉ GÉNÉRALE 9.5.951 R.C. BRUXELLES 224.435

Lettre d'Hergé à Pierre Servais. On y voit un auteur toujours soucieux de la promotion de ses albums, quitte à exploiter « un mal pour un bien » !

Pierre Servais aurait également écrit de sa main le texte des parchemins apparaissant dans *Le Secret de la Licorne* pour certaines versions étrangères. Mais le souci d'internationaliser *Tintin* a parfois aussi un effet sur la version originale en français. Selon ses propres déclarations, il aurait, à l'occasion de la republication d'un gag de *Quick et Flupke* en 1956 (album *6e série*), originellement paru dans *Le Petit Vingtième* du 16 mai 1935 sous le titre de « Théorie... et pratique », puis repris dans le journal *Tintin* du 25 avril 1951 sous celui de « Problème », suggéré de supprimer la référence au « tabac de la Semois » – incompréhensible pour les lecteurs français, la Semois étant une rivière de la province belge du Luxembourg où l'on cultivait du tabac – et de la remplacer par « tabac blond ».

Au-delà des exemples ponctuels, que l'on pourrait multiplier, il faut relever l'amplitude du rôle de Pierre Servais qui, après la disparition de Charles Lesne, est devenu l'interlocuteur d'Hergé pour toutes les affaires courantes concernant la diffusion de ses albums – les décisions plus stratégiques étant discutées directement avec Louis-Robert Casterman. C'est en particulier Pierre Servais qui est l'interlocuteur privilégié de l'auteur pour traiter les demandes d'autorisation de reproduction des vignettes, les propositions d'adaptations diverses des *Aventures de Tintin* ou encore les concertations en cas d'usage non autorisé de ses dessins. Avec une triangulation fréquente entre les Studios Hergé, Casterman et Le Lombard, éditeur du journal *Tintin*, coordonner la diffusion au sens large de l'œuvre d'Hergé demande un travail quotidien. Quant à la diffusion proprement internationale – y compris en Suisse –, Servais aura développé une stratégie efficace consistant à démarcher activement des journaux dans les différents pays pour que les bandes dessinées d'Hergé y aient un point d'ancrage, puis à chercher des éditeurs sur place tout en positionnant, au cas par cas, l'imprimerie de Tournai comme un partenaire privilégié pour la fabrication des albums.

Pierre Servais ne manque pas de faire découvrir les *Aventures de Tintin* et les autres bandes dessinées d'Hergé à ses enfants. Bien que de nature fort modeste, il leur répète fièrement quand il ouvre un album à la page où figure la liste des langues étrangères : « Ça, c'est mon œuvre ! » Hergé lui en sait gré : en juillet 1967, le dessinateur dédicace un album à chacun de ses quatre fils.

31 decembre 1958

Monsieur Pierre SERVAIS
ETABLISSEMENTS CASTERMAN
Rue des Soeurs-Noires, 28
T O U R N A I

pages 12, 13, 14
(noirs avec textes français)
+ pages 11, 12, 13, 14 (pr les couleurs)
de TINTIN AU TIBET
pour Elle.

pages 12, 13, 14
(noirs avec textes flamands)
de KUIFJE IN TIBET
pour De Katholieke Illustratie.

N.B. A la demande de L'Echo Illustré, nous avons expédié hier à Genève, d'urgence, les pages 12 et 13.

Heureuse année !
Studios Hergé

Note d'envoi des Studios Hergé signée par son secrétaire Baudouin van den Branden à Pierre Servais. Elle révèle que le stratège des éditions étrangères était également le coordinateur des publications dans les journaux des différents pays, vues comme des tremplins pour les albums. Archives Casterman

Interlocuteur de Spielberg

En 1981, un ressortissant britannique du nom de Nick Rodwell vient lui rendre visite à Tournai, dans l'idée d'être nommé agent de Casterman en Angleterre. Le futur directeur de Moulinsart SA se souvient de Pierre Servais comme étant « l'homme qui a changé [s]a vie[14] ». Le 29 octobre 1982, Pierre Servais a un entretien téléphonique avec Kathleen Kennedy au sujet des albums de *Tintin*. Par courrier du même jour, cette dernière l'informe qu'elle souhaiterait, au nom et pour le compte de Steven Spielberg, acquérir les droits des *Aventures de Tintin* pour le septième art. Elle précise : « Steven admire depuis longtemps la série de livres "Tin Tin" [*sic*] et croit fortement à leur adaptation au cinéma. Son film le plus récent, "E.T.", sort en Europe à Noël et illustre parfaitement le niveau d'intégrité dont Steven et sa société feraient preuve pour aborder ce projet[15]. » En janvier 1983, alors qu'Hergé est fort atteint dans sa santé, Servais effectue un dernier voyage aux États-Unis, en compagnie d'Ivan Noerdinger et d'Alain Baran, le secrétaire d'Hergé, en vue de négocier un contrat avec l'équipe de Steven Spielberg.

Pierre Servais prend sa retraite à la fin du mois de juin 1986, après trente-huit ans de bons et loyaux services chez Casterman. Dans son discours d'adieu, il évoque avec force détails un souvenir amusant ayant eu lieu en Suisse : « Il y a onze ans, jour pour jour, je me rendais en Suisse pour affaires. Par ailleurs, cette année-là, nous préparions un fort bel album, illustré en couleurs et consacré aux animaux. Nous n'étions pas particulièrement à l'avance, euphémisme que seuls les responsables actuels de notre programme d'automne apprécieront à sa juste valeur. J'avais donc emmené avec moi un jeu d'épreuves pour gagner du temps et je faisais la chasse aux

October 29, 1982

M. Pierre Servais
Casterman
rue des Soeurs Noires, 28
Tournai, B7500
Belgium

Dear M. Servais.

It was a pleasure talking with you this morning regarding the series of "Tin Tin" books. I am requesting the rights on behalf of director Steven Spielberg for a possible live action feature movie.

Steven has long admired the "Tin Tin" series of books and feels strongly in their application to film.

His most recent film, "E.T." opens in Europe at Christmas and best illustrates the level of integrity that Steven and this company would use in approaching this project.

Our offices are located at:

Warner Brothers Studios
4000 Warner Blvd., Bldg. 102
Burbank, CA 91522

Our telephone number is: (213) 954-3961.

We look forward to hearing from you with regard to further discussions.

Thank you.

Sincerely,

Kathleen Kennedy by Kate Barker

Kathleen Kennedy
Signed in her absence by Kate Barker

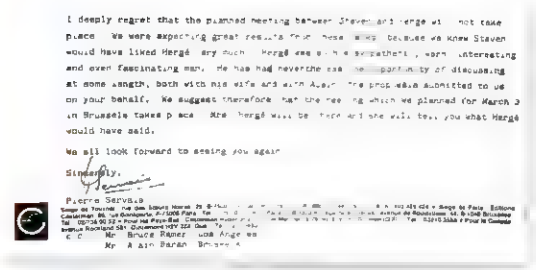
KK/kb

Le premier contact entre Kathleen Kennedy et Pierre Servais, coup d'envoi du projet cinématographique de Spielberg. Archives Casterman

14 *La Libre Belgique*, 22-24 mai 2021, p. 49

15 Lettre de Kathleen Kennedy à Pierre Servais, 29 octobre 1982 (ma traduction).

Pierre Servais à Los Angeles en 1983.



I deeply regret that the planned meeting between Steven and Hergé will not take place. We were expecting great results from these talks because we know Steven would have liked Hergé very much. Hergé was a most sympathetic, warm, interesting and even fascinating man. He has had nevertheless the opportunity of discussing at some length, both with his wife and with Alain, the proposals submitted to us on your behalf. We suggest therefore that the meeting which we planned for March 9 in Brussels takes place. Here Hergé will be and he will tell you what Hergé would have said.

We all look forward to seeing you again.

Sincerely,

Pierre Servais

Extrait d'une lettre de Pierre Servais à Kathleen Kennedy du 7 mars 1983 qui, après un télégramme envoyé dans l'urgence, revient sur le décès d'Hergé, alors que le dessinateur devait rencontrer Spielberg : « Nous attendions de grands résultats de ces discussions, parce que nous savions que Steven aurait beaucoup aimé Hergé. Hergé était un homme tellement sympathique, chaleureux, intéressant et même fascinant » Archives Casterman

coquilles dans un train qui filait à travers l'Alsace. Entre Colmar et Mulhouse, en fin d'après-midi, tout seul dans mon compartiment, je lisais un chapitre consacré à un animal fort bizarre : le grand fourmilier, appelé aussi tamanoir. "Cet animal, disait le texte, est des plus singuliers qui soient au monde. Il ne vit qu'en Amérique du Sud. Petits yeux semblables à des perles, museau allongé en forme de tube, langue incroyablement longue, qui peut atteindre 60 cm et même davantage...". Et je m'assoupis en me disant : "Voilà certainement un animal que je ne verrai jamais que dans un livre...". Tout à coup, le train freine brutalement, je suis réveillé en sursaut, nous passons sur des aiguillages. Visiblement on approche d'une grande ville, mais le train s'arrête avant la gare, sans doute devant un signal fermé. Je regarde par la fenêtre et je n'en crois pas mes yeux. Là, en contrebas, un animal me fixe de ses yeux semblables à des perles. Il a un museau en forme de tube et il darde vers moi une langue incroyablement longue, qui fait bien 60 centimètres... Pas de doute, c'est un grand fourmilier, un tamanoir ! Je vous l'avoue, pendant quelques secondes, j'ai été pris d'une véritable panique. J'ai cru à un cauchemar, je me suis pincé, puis j'ai attribué ma vision au surmenage et je me suis promis de prendre immédiatement quelques semaines de repos complet. C'est en apercevant successivement un zèbre, un kangourou et une autruche que j'ai compris ce qui se passait : j'étais en face du jardin zoologique de Bâle que les trains venant de France longent sur quelques dizaines de mètres. Par un hasard extraordinaire, mon compartiment s'était arrêté exactement en face de l'animal dont je venais de lire la description[16]. » Gageons qu'il s'est rappelé une scène bien connue du *Temple du Soleil* mettant en scène le même animal !

Dans un autre discours, prononcé le 23 janvier 1987 au château du Biez à Estaimbourg, il évoque notamment Hergé : « Chaque rencontre avec lui m'a laissé un souvenir inoubliable. » Il se remémore aussi ce dîner, en 1955, avec Louis-Robert Casterman, à Francfort, dans un restaurant proposant la cuisine d'un pays d'Europe centrale (« hongrois ou bulgare ou syldave ou moldave »). Les deux collègues font la moue après avoir bu un verre de « rouge ». Le serveur s'était trompé. Il avait servi du sirop de groseilles au lieu du vin commandé[17] !

16 Discours d'adieu de Pierre Servais, 27 juin 1986, inédit

17 Discours d'adieu de Pierre Servais, 23 janvier 1987, inédit.

En février 1992, Pierre Servais ressent de violentes douleurs au dos. Un cancer généralisé est diagnostiqué pendant l'été. Il est plusieurs fois hospitalisé à Tournai, mais, malgré une intervention chirurgicale, son état de santé se dégrade rapidement. Il décède chez lui à l'âge de septante et un ans le 31 janvier 1993. De nombreux auteurs (Jacques Martin, les époux Funcken, Alain Grée…) et éditeurs adressent leurs condoléances à la famille. L'éditeur danois Per Carlsen évoque « l'homme sur qui l'on pouvait toujours compter[18] », tandis que Minoru Tamura, responsable de la maison d'édition japonaise Fukuinkan Shoten, qui publie les *Aventures de Tintin* depuis 1983 et qui a rencontré Pierre Servais à Bruxelles quelques jours seulement après la mort d'Hergé, souligne la grande fiabilité de cet ami et son amour pour la culture japonaise[19]. Quant à Pablo Zendrera (Editorial Juventud à Barcelone), il se souvient de sa grandeur d'âme et de sa gentillesse[20], alors que Leslie Lonsdale-Cooper, traductrice des *Aventures de Tintin* en anglais, se remémore sa force de travail, sa gaieté et son esprit d'initiative[21]. Enfin, Fanny Remi[22], qui co-signe ses condoléances avec Nick Rodwell, loue « un homme exceptionnel » : « C'était un humaniste qui nous captivait par son érudition, nous garderons de lui une image de sagesse bienveillante et souriante[23]. » Sa riche carrière aurait mérité qu'il rédige ses mémoires. Malgré la demande de son épouse et de son frère cadet, il s'y refusera.

Geoffroy Kursner

Dédicace d'Hergé à l'un des fils de Pierre Servais.

18 Lettre de Per Hjald Carlsen à M^me^ Servais, 3 février 1993.

19 Lettre de Minoru Tamura à M^me^ Servais, 3 février 1993.

20 Lettre de Pablo Zendrera à M^me^ Servais, 2 février 1993

21 Lettre de Leslie Lonsdale-Cooper à M^me^ Servais, 4 février 1993. Elle en parlera aussi dans une interview réalisée en 2004 par Chris Owens pour le site *Tintinologist.org* (www.tintinologist.org/articles/mt-llc-interview.html).

22 Elle deviendra Fanny Rodwell en octobre de la même année

23 Lettre de Fanny Remi à M^me^ Servais, non datée [février 1993]. Alain Baran confirmera ce portrait chaleureux dans un message et une vidéo publiés sur son compte Facebook en 2018 « Je conserve un merveilleux souvenir de cet homme remarquable entre autres par sa culture, sa finesse, sa discrétion, et son profond attachement à Hergé. Il aura considérablement contribué à la popularité des albums *Tintin* dans de nombreux pays. » (https://www.facebook.com/share/v/jLF97zGCXRo6yUnn) Il s'agit, en attendant peut-être le livre d'Alain Baran annoncé pour l'automne 2024, de l'un des rares témoignages rétrospectifs de première main sur les liens entre les Studios Hergé et Pierre Servais

Faire de l'Esprit au milieu de l'*Or noir*

Après un premier article qui montrait l'évolution du regard géopolitique d'Hergé à travers les trois versions de *Tintin au pays de l'or noir*[1], le deuxième volet du triptyque qu'Audren Le Coz consacre à cet album crucial se concentre sur la dialectique des valeurs qui en charpentent l'intrigue. Où Tintin n'est pas forcément le héros qui résout tout…

Lorsque, après une décennie d'interruption causée par la disparition du *Petit Vingtième*, l'*Or noir* reparaît enfin, entre 1948 (reprise dans le journal *Tintin*) et 1950 (première édition de l'album), Hergé a commencé la mue qui semble l'éloigner toujours plus de la religion catholique. Quand on regarde dans son ensemble la construction du récit, et dans son particulier la scène centrale de l'album, il est cependant possible d'en procéder à une relecture théologique via la rivalité stérile que l'album met en scène entre foi et raison, à travers les Dupondt et Tintin. Dans cette rivalité, il n'est pas certain que la raison triomphe.

Un récit structuré autour de la rivalité entre Tintin et les Dupondt

L'*Or noir* est une des rares *Aventures de Tintin* à ne pas s'ouvrir sur le héros éponyme, mais sur les Dupondt. Et pour cause : toute l'aventure se construit autour d'une rivalité entre eux, matérialisée par l'alternance des scènes les représentant. À tout seigneur, tout honneur : ceux par qui le salut va arriver animent les deux premières planches, qu'on pourrait qualifier de scène d'« explosition ». Après une première rencontre entre les détectives et Tintin, à la planche 3 qui évacue en une case le capitaine, largement absent de l'histoire parce qu'il n'existait pas encore en 1939, le reste du récit alterne entre l'enquête de Tintin et celle des Dupondt jusqu'à environ la moitié de l'album. Ce parallèle entre les deux investigations est posé dès les premières pages : soit en divisant la planche de façon équilibrée entre les deux enquêtes[2], soit en consacrant une ou plusieurs planche(s) entière(s) à l'une ou à l'autre, dans une alternance régulière, quoique favorable en quantité à Tintin[3]. Notons que le sens de la tension narrative d'Hergé le conduit souvent à réintroduire Tintin ou les Dupondt à la toute fin ou au tout début d'une planche largement consacrée à l'autre composante, comme un appel à ne pas oublier la concomitance et la concurrence des enquêtes[4]. Cette alternance est même renforcée au fil des éditions, puisque celle de 1971 augmente à une occasion l'opposition entre les Dupondt et Tintin[5]. Cette alternance se perd dans la seconde moitié de l'album, où Tintin suit son chemin sans plus croiser les Dupondt, jusqu'à leur retour à la fin du récit.

Il y a donc deux parties dans l'album : la première, alternant l'enquête des Dupondt et celle de Tintin ; la seconde, qui suit le reporter, pour finalement retrouver les Dupondt à la toute fin dans une scène où ils ont un rôle décisif malgré eux, puisqu'ils avalent par inadvertance un

1 Audren Le Coz, « Changer d'ère avec l'*Or noir* », *Hergé au pays des Helvètes*, 13, 2022, p. 17-27. Pour rappel, les trois versions sont celle du *Petit Vingtième* (1939-1940), interrompue par la guerre, celle du journal *Tintin* et de la première édition en album (1948-1950) – nonobstant certaines différences entre ces deux supports – et enfin celle, partiellement modifiée, de 1971. Sauf indication contraire, toutes les références renvoient aussi bien à l'édition de 1950 qu'à celle de 1971.

2 Voir par exemple p. 4, 9, 14, 17, 23, 29-32

3 Voir par exemple p. 5, 7, 10-13, 16, 18, 21, 24-28 (Tintin) et 6, 8, 19-20, 22, 34 (Dupondt).

4 Voir par exemple p. 6, 7, 8, 13, 18, 20, 22, 27

5 Comparer les versions de 1950 et de 1971 aux planches 18-19.

comprimé de N.14 et révèlent à cette occasion – et à leur pilosité défendante – le produit qui menaçait de mettre le feu aux poudres au niveau international (p. 59-60). Finalement, alors que ces trois personnages dominent l'album, ils le structurent surtout par leur concurrence à distance. Tintin et les Dupondt ne se retrouvent physiquement en présence que dans quatre séquences: la première où se noue le principe d'une enquête parallèle (p. 3-4), la deuxième où ils découvrent qu'ils sont piégés à bord du même bateau (p. 15), la troisième où ils se retrouvent dans la tempête (p. 33), la quatrième après l'arrestation du docteur Müller (p. 60). Ce n'est rien au regard de leur importance respective dans l'album, et il faut essayer d'expliquer cela.

C'EST CE QUE NOUS AVONS PENSÉ TOUT DE SUITE !... MAIS, OU BIEN L'ESSENCE EST DE MAUVAISE QUALITÉ, OU BIEN ELLE EST FALSIFIÉE ! ET SI ELLE EST FALSIFIÉE, ELLE L'EST PAR QUELQU'UN QUI A INTÉRÊT À CE QUE LES MOTEURS FASSENT EXPLOSION !... CAR, NE L'OUBLIONS PAS : "HIC FECIT QUI PRODEST" !
OUI ! HIC ! FAIT CELUI QUI PROTESTE !
MAIS NON !... C'EST DU LATIN !... C'ÉTAIT LA DEVISE DU COMMISSAIRE DE POLICE DE LA ROME ANTIQUE ET ÇA SIGNIFIE ... HEUH.... ÇA SIGNIFIE ... À PEU PRÈS... "CHERCHE À QUI LE CRIME PROFITE" !...

Cases extraites du *Petit Vingtième* du 12 octobre 1939. Le calembour un brin cuistre, conservé dans le journal *Tintin* du 30 septembre 1948 mais supprimé de l'album dès l'édition originale de 1950, montre qu'à défaut d'adhérer à une quelconque Église, les Dupondt suivent avec orthodoxie un adage (cité approximativement : la leçon correcte serait *cui prodest*) qu'ils attribuent à leurs lointains prédécesseurs de la Rome antique…

Une rivalité stérile entre foi et raison

L'enquête menée en parallèle par Tintin et les Dupondt joue sur l'opposition entre deux techniques d'enquête: l'une fondée sur la raison, celle de Tintin; l'autre fondée sur des démonstrations abstraites tirant vers l'absurde, celle des Dupondt bien sûr. Un des objectifs de cette opposition est certainement de faire rire le lecteur aux dépens des policiers, mais l'impasse dans laquelle se retrouve régulièrement Tintin et la fin de l'album indiquent qu'il y a là davantage que la simple recherche d'effets humoristiques.

L'opposition totale entre un raisonnement logique et deux démonstrations hors-sol est mise en place dès les premières planches. À la question de savoir « à qui profite le crime » de l'essence trafiquée, les Dupondt répondent: à l'entreprise de dépannage, ce qui donne lieu à une enquête aussi drôle qu'infructueuse, tandis que Tintin s'oriente de façon logique vers la compagnie pétrolière Speedol (p. 3-4). La suite de l'aventure est à l'avenant: tandis que les raisonnements des Dupondt les font tourner en rond – littéralement, dans le désert –, Tintin travaille avec méthode et arrive sur la piste des vrais responsables, les agents de la Skoil Petroleum chargés de saboter l'essence et qu'il retrouve, cette fois par hasard, dans le désert (p. 24).

Les scènes situées dans le désert mettent autrement en valeur l'opposition entre la raison de Tintin et la foi des Dupondt en leur étoile et leur méthode d'enquête, par les gags à répétition concernant les mirages. Alors que les Dupondt plongent dans le sable quand ils croient au mirage, et dans l'eau quand ils n'y croient pas (« un rivage pour un mirage » !), Tintin fait preuve de prudence face à l'oasis (« pourvu que ce ne soit pas un mirage », p. 23). Mais cette opposition entre les Dupondt et Tintin peut aussi passer par la composition de l'image. Ainsi, Hergé choisit de souligner cet aspect dans l'édition de 1971, particulièrement dans les planches de l'arrivée à Haïfa/Khemkhâh. Quand ils sont conduits devant le lieutenant du port, Tintin se trouve exactement entre les Dupondt au moment où ils évoquent le supposé agent de l'Intelligence Service, auquel Tintin avait été également confronté (éd. 1971, p. 15 B2). Il ne figurait pas dans la case dans l'édition de 1950, et il y a là le signe qu'Hergé souhaite marquer dans l'édition de 1971 la solidarité de Tintin

L'OR NOIR
Les aventures de Tintin et Milou par Hergé
Abandonné par les Arabes dans le désert, Tintin, mourant de soif est recherché par les deux Dupont.
Ah ! enfin il revient à lui !...
Que m'est-il arrivé?... Ah ! oui, je me souviens. les Arabes... l'épuisante marche... le puits... à sec...
Les bandits ! Ils m'ont abandonné !... Allons, essayons de nous tirer d'affaire !
?
Qu'est-ce que c'est que ça ?...
Un parapluie !... Chic !... Oh ! les baleines vont me sauver !...
Je vais essayer d'imiter monsieur Tournesol...
?
Tu vois, Milou : je fixe l'une à l'autre ces balei- nes...
...Et cela va remplacer la baguette de coudrier qu'utilisent les sour- ciers.
Je voudrais bien voir ça !
?
!
WOUAH
De l'eau !
!
?
- 11 -
(A suivre)

Dans cette séquence tirée du journal *Tintin* du 17 février 1949 et abandonnée dès l'album de 1950, Hergé montre un Tintin rompant avec la méthode rationnelle au grand dam de Milou – et du résultat, puisque l'eau s'avérera du pétrole ! La trouvaille bien improbable du parapluie puis son recyclage en baguette de sourcier remonte à la version du *Petit Vingtième*, mais Hergé en profite pour glisser une allusion au professeur Tournesol, apparu entre-temps et (donc) largement absent de l'album

avec les Dupondt jusqu'à cette case, pour mieux appuyer par l'image la désolidarisation de Tintin dans les cases suivantes. En effet, quand les Dupondt disent ensuite que le supposé agent est devenu fou et que le lieutenant leur répond que lui-même en revanche ne l'est pas (fou), Tintin est désormais intercalé entre les Dupondt et le lieutenant. Par ce détail, Hergé souligne que, dès qu'il est question de raison et de déraison, les Dupondt vont dans le sens de la déraison, tandis que Tintin se range toujours de l'autre côté.

Le sérieux de la méthode de l'un par rapport aux pitreries des autres devrait sauter aux yeux, et du même coup ravaler les Dupondt au rang de faire-valoir amusants du véritable héros, un peu comme le sera le capitaine Haddock lors des longues explications à propos de la fusée lunaire dans *Objectif Lune*. Il n'en est rien. Tout au long de l'aventure, les raisonnements rigoureux de Tintin ne cessent de le conduire dans des impasses. Flirtant sans cesse avec une forme d'arrogance, notamment à l'égard des Dupondt[6], sûr de la justesse de sa rationalité, il n'en finit pas moins à chaque fois par se heurter à un mur[7]. La scène du rat (p. 11) fonctionne à cet égard comme une mise en abyme : à la recherche de Milou, Tintin frappe un marin, mais s'aperçoit que ce qu'il croyait être Milou s'avère un rat. Le chien n'est tiré d'affaire que par une méprise du marin en question, qui frappe le ravisseur… et le plonge dans la déraison, thème récurrent comme nous l'avons vu : « Mon Dieu ! il a perdu la raison !… », constate alors Tintin (p. 13).

6 Voir p. 40 (« […] de grâce ne les laissez partir du palais sous aucun prétexte !… ») ou 54 (« Oh ! oh ! dans ce cas… »)

7 Une comparaison entre les deux versions de 1950 et 1971 conforte cette analyse. À la page 7, dans la case B3, la version de 1950 montre Tintin, courbé et pensif, pensant que « nous sommes sur une piste », alors que dans la version de 1971, il est désormais redressé et déterminé, affirmant cette fois que « nous sommes sur la bonne piste ». Hergé a visiblement choisi de renforcer l'impression de tranquille certitude d'être dans le vrai que Tintin dégage au fil de l'aventure, malgré ses déconvenues successives

Les impasses s'enchaînent, à des niveaux divers. Lors de leur arrestation au port, Tintin constate qu'il a « encore suivi une fausse piste » (éd. 1971, p. 15). Face au docteur Müller, c'est celui-ci qui le tient finalement à sa merci (p. 27 C4 – fin de la version de 1940). Sur la piste de la jeep des Dupondt, il doit constater que « ses occupants ont donc perdu leur chemin, tout comme moi » (p. 30), avant d'être pris par la tempête. Au moment où « il s'agit d'ouvrir l'œil » dans le palais, Tintin se heurte à une colonne (p. 35). Après avoir montré ses talents d'enquêteur à l'émir et ses capacités de déduction, il se retrouve pris au piège dans le bureau de Müller, puis dans ses souterrains (p. 45-53). Dans la confrontation finale avec Müller, il est encore piégé par la prise en otage d'Abdallah (p. 57).

Force est de constater que la rationalité de Tintin ne lui permet pas davantage de résoudre l'affaire que la foi des Dupondt. D'où le salut vient-il ? Généralement d'une intervention extérieure, jamais ou presque des ressources personnelles de Tintin. Cela commence sur le port, où Tintin est sauvé des truands par Milou (p. 7). Sur le *Speedol Star*, un marin énervé lui permet de retrouver son fidèle animal (p. 12-13). À Khemkhâh, des activistes arabes le délivrent des autorités locales (p. 16). Le capitaine Haddock lui-même intervient, en *deus ex machina*, pour le libérer en fin d'album (p. 54). Mais ce sont surtout les Dupondt qui ont la part belle à ce petit jeu. Tintin à la merci de Müller, les policiers le sauvent une première fois sans le savoir (p. 27-28). On notera que, dans la dernière double planche prévue, mais non publiée, en 1940, il n'était pas question d'eux, puisque c'est une tempête qui sauvait (très provisoirement dans l'esprit de Müller) Tintin : Hergé a donc choisi de les introduire dans la version de 1950[8]. Mais les Dupondt tirent encore d'affaire notre héros dans la tempête, événement intéressant et symbolique qu'Hergé a choisi de déplacer au milieu exact de l'album (p. 33), ce qui n'est évidemment pas anodin : une archéologie de la composition de l'album se dessine, qu'il faudra expliquer. Enfin, ils sauvent doublement Tintin à la fin de l'album en forçant Müller à se dévoiler, puis en trouvant par hasard le N.14, toujours au milieu du désert (p. 59-60). La dernière planche est très claire à ce sujet. Alors que la radio annonce que « c'est grâce au célèbre reporter Tintin que le secret du N.14 a été découvert », la mine fâchée des Dupondt à l'image rappelle qui est à l'origine de la découverte. Mais encore Tintin reconnaît-il lui-même l'intervention extérieure qui a rétabli la situation : « Nous l'avons échappé belle, pas vrai ?… Dire que, sans la méprise des Dupondt, nous aurions eu la guerre !… »

Bien loin de proposer une sage leçon sur la nécessité de toujours choisir le chemin de la raison pour avancer dans la vie, la conclusion de cette aventure est bien que le salut vient de l'union des contraires, et surgit surtout de ce qui paraît folie aux yeux des hommes : charge au sage d'interpréter correctement le signe envoyé, comme le tube d'aspirine contenant la solution du mystère des moteurs explosifs. Cette union des contraires – foi et raison – comme seul chemin possible, la scène du bateau la suggère de façon assez explicite dès que l'on est attentif à cette ligne de force qu'est le combat entre ces deux valeurs dans l'album. Après que Tintin, exemple de rationalité depuis le début, a constaté que l'agent ennemi « a perdu la raison », il lui dit : « Allons, venez avec moi ! » ; ce à quoi l'agent lui répond : « Soit !… Mais à une

8 Philippe Goddin, *Hergé. Lignes de vie*, Éditions Moulinsart, 2007, p. 257. Cette double planche restée alors inédite a notamment été publiée en annexe de la version inachevée de 1939-1940 dans *Hergé. Le feuilleton intégral*, t. 8, Éditions Moulinsart / Casterman, 2018, p. 464-465.

condition : c'est que nous y allions ensemble ! » (p. 13) Le mot est peut-être plus qu'un simple échange absurde, et peut annoncer la marche commune de la raison et de son opposé dans la suite de l'aventure. Peut-on identifier plus précisément l'agent extérieur à qui Hergé attribue la possibilité de faire surgir la lumière là où on l'attend le moins ? Il semble que oui. Tout agnostique qu'il soit devenu en 1950, et encore plus en 1971, Hergé fait souffler l'Esprit sur l'album, surtout là où on ne l'attend pas.

La solution par l'Esprit ?

La chose peut paraître surprenante, tant Hergé a pris ses distances avec la religion. De fait, tout le monde semble en prendre pour son grade au fil des éditions. Le judaïsme est le premier à en faire les frais, mais seulement dans l'édition de 1950 ; après quoi, l'arabisation de l'histoire rend difficile le maintien du passage. Quand Tintin est arrêté par les Britanniques à son arrivée à Haïfa, deux activistes de l'Irgoun (dont les traits susciteraient bien des ennuis à Hergé aujourd'hui) échangent à son propos : « Chef !... Il est arrivé !... Je l'ai vu !... – Qui ?... Celui qu'on attendait ?... » (p. 15) L'ironie de l'auteur à l'égard de l'attente messianique devient manifeste quand les terroristes de l'Irgoun constatent à la page suivante qu'ils ont confondu Tintin avec l'envoyé attendu, avant de se faire piéger piteusement par les Arabes. Mais si la dérision est palpable, l'intérêt symbolique est surtout de pointer le fait que notre héros n'est pas « celui qu'on attendait » ; autant dire que Tintin n'est pas le Messie et que le salut ne viendra pas de lui.

Si les juifs disparaissent de la version définitive, les autres monothéismes ne sont pas oubliés dans l'entreprise de démolition. La chose est évidente pour les musulmans, qui se font littéralement botter les fesses par les Dupondt (p. 22), avant que les mêmes ne détruisent

Coupure de presse concernant la fin du mandat britannique en Irak utilisée par Hergé pour dessiner l'entrée à Wadesdah (p. 34). Si Hergé raille certaines pratiques religieuses, il n'en demeure pas moins fasciné, en visuel qu'il est, par l'architecture musulmane.

le mur d'une mosquée (p. 34) : l'ironie de la situation n'est pas petite quand on se souvient que, quelques pages plus tôt, l'officier arabe leur avait souhaité « qu'Allah soit [leur] guide » (p. 17), encore un signe que la foi est bien ce qui guide les Dupondt, et non la raison. Au-delà de cet épisode, l'image de l'islam véhiculée dans l'album n'est pas particulièrement engageante, entre la « bastonnade » promise aux malheureux Dupondt (p. 35), les expressions du type « Par la barbe du prophète ! » (p. 38) et les châtiments promis à Müller, qui peuvent renvoyer à la loi coranique (p. 61).

Mais il faut également regarder de près ce qui est dit de la religion qui paraît la grande absente des deux versions, le christianisme. Il n'est pas impossible que le traitement infligé à la religion musulmane dans la version de 1948-1949 ait quelque chose à voir avec l'agacement envers le rite catholique ressenti par Hergé lors

de sa retraite de l'automne 1948[9], qui a pu l'éloigner un peu plus de toute forme de religion organisée – ce n'est qu'une supposition. Ce qui est certain, c'est qu'un seul détail peut faire allusion à la religion chrétienne, mais Hergé semble y avoir accordé une attention particulière au moment d'établir l'édition définitive. Peu avant l'arrivée à Haïfa/Khemkhâh, Tintin retourne voir ce qu'est devenu l'agent devenu fou à la suite de leur course-poursuite dans le bateau. Or, entre les éditions de 1950 et 1971, la croix rouge présente sur la porte d'entrée, mais vue seulement à l'intérieur de l'infirmerie dans l'édition de 1950, a été rétablie à l'entrée où elle avait été oubliée à la sortie de Tintin dans la même édition[10]. On pourrait prêter ce changement au simple fait qu'il paraît logique de signaler par la croix rouge l'entrée de l'infirmerie, mais la phrase prononcée par Tintin en sortant incite à y voir autre chose. Dans l'édition de 1950, Tintin sort de l'infirmerie (sans la croix) en disant: « Ce n'est *pas* [nous soulignons] de ce côté que je puis encore espérer apprendre quelque chose... » Dans la version de 1971, la croix rouge apparaît, mais comme déchirée par le phylactère qui dit désormais: « Ce n'est *plus* de ce côté que je puis encore espérer apprendre quelque chose. » Le glissement nous paraît significatif, et appuyer entre les deux éditions l'éloignement d'Hergé de la foi catholique.

Pour autant, ces quelques coups de griffe à l'égard des trois monothéismes ne nous semblent pas suffisants pour masquer le fait qu'Hergé a bel et bien convoqué l'Esprit saint pour expliquer les coups de théâtre qui font venir le salut du lieu le moins attendu: l'animal (Milou), l'absent (Haddock) et surtout la crédulité (les Dupondt). Le rôle de la première moitié de l'album est précisément de suggérer au lecteur que l'Esprit souffle où il veut, et que, quels que soient les efforts de Tintin pour résoudre l'enquête, il est décidé que le salut ne viendrait finalement pas de lui, mais d'en haut et précisément de l'Esprit. La chose est annoncée à deux occasions dans une des premières pages. Quand Milou sauve Tintin d'une mauvaise passe sur les quais, il faut bien constater que, à la verticale du chien, apparaît le mot « *Spirit* » (p. 7 B1), du nom d'un produit pétrolier. Et, deux bandes plus bas, c'est encore le mot « *Spirit* » qui figure très exactement entre les deux Dupondt, qui vont sauver Tintin (éd. 1971, p. 7 D2). Que l'on crie autant qu'on veut à la surinterprétation: pour ce second exemple, dans l'édition de 1950, le mot entre les Dupondt était « *Speedol* ». Dans l'édition définitive, Hergé a donc choisi de remplacer celui-ci par celui-là, et ce n'est pas un hasard. Quant au bateau qui va guider nos trois héros vers la vérité, c'est bien une étoile: le *Speedol Star*, et Hergé a encore pris soin, page suivante, de faire ajouter le mot « *Star* » sur la cheminée du navire dans l'édition de 1971, avec une étoile en fond au cas où le mot ne suffirait pas[11]. Des forces supérieures veillent sur les humains, quel que soit le chemin suivi, foi ou raison, mais c'est bien sûr au désert, espace mystique s'il en est, que les choses se révèlent le mieux.

Hergé a particulièrement soigné les planches situées dans le désert, n'hésitant pas à faire sentir l'étirement du temps et de l'espace au moyen de cases de vastes dimensions, dans de magnifiques plans diurnes ou nocturnes, très cinématographiques[12]. Au contraire, d'autres planches multiplient les cases et les découpages serrés, avec des subdivisions à la verticale, pour accentuer la violence des scènes qui se jouent aussi dans ces planches. Les trois jours (chiffre symbolique)

9 *Ibid.*, p. 446.

10 Comparer les versions de 1950 et de 1971 à la p. 14, A3 et B1.

11 Comparer les versions de 1950 et de 1971 à la p. 8 B2

12 Voir, selon la numérotation de la version de 1971, p. 19 D, 20 A1, 21 D2, 23 A3.

que passent nos trois héros au désert sont une étape absolument essentielle dans l'histoire: le dernier moment de leur quête parallèle, qui annonce la solution de l'intrigue, mais aussi le moment où ils sont confrontés pour la première fois à l'Ennemi, c'est-à-dire Müller, la quatrième figure qui complète le tableau de la couverture de l'album. Tout ce qui va suivre est condensé dans ces pages: la rivalité entre les Dupondt et Tintin et son sauvetage par eux dans la tempête, mais aussi la rivalité entre les émirs, la guerre du pétrole dans un feu magnifique, l'impuissance de Tintin face à un ennemi immoral («j'ai eu tort de ne pas l'achever à coups de crosse», p. 28) dont le sauvent les Dupondt, déjà dans une jeep, et même la façon dont foi et raison vont parvenir au même point dans un strict parallélisme. En effet, à leur manière, Tintin et les Dupondt finissent par trouver l'eau salvatrice dans une même planche, chacun au bout de deux *strips* parallèles (p. 23). Le désert est un espace de combat, contre les éléments, contre l'Ennemi, mais aussi contre soi-même: il faut lutter contre ses propres illusions, que ce soient les mirages ou les pistes trop évidentes, que l'on croit suivre et qui conduisent à tourner en rond, comme pris à son propre piège. Dans cet univers à la fois magnifique et hostile, Tintin est mis à l'épreuve, et il tombe à trois reprises: face à la soif (p. 21), face à l'ennemi (p. 27), face à la tempête (p. 32).

En fin de compte, comme sa fonction de mise en abyme du récit global l'indique, le désert annonce à Tintin qu'il va lui falloir faire preuve d'humilité. Il n'était pas le Messie dans la version de 1950, ce qu'il reconnaissait lui-même face à Bab El Ehr; mais il n'est pas davantage le Prophète en 1971, puisqu'il avoue au même, dans un contexte islamisé, qu'il n'a rien à lui «annoncer[13]». Leçon d'humilité, donc, avant

En amplifiant ce dessin d'humour paru dans *Le Petit Vingtième* du 11 février 1937 à travers le cheminement erratique des Dupondt dans le désert de l'*Or noir* (p. 18 et suivantes), Hergé ne joue pas seulement sur un comique de répétition: il porte le gag à la hauteur d'un questionnement sur le réel et les illusions des apparences

de subir les épreuves du désert, alors que les Dupondt s'y étaient jetés avec la foi du charbonnier: «[...] c'est très simple: on nous a dit: "C'est tout droit"...» (éd. 1950, p. 18 / éd. 1971, p. 19). Pourtant, ce même désert va faire devenir Tintin bien malgré lui ce qu'il avouait à demi-mot ne pas être: un prophète. Dans l'oasis, c'est déjà lui qui, à défaut des alouettes rôties espérées par Milou, fait tomber des dattes (p. 24), alors que Moïse cumulait cailles et manne (Exode 16, 13): nous restons tout de même dans une association d'oiseaux et de petits grains. Mais, au terme d'une dernière impasse dans la tempête, c'est surtout la voix qui crie dans le désert qui amènera à lui les Dupondt, représentants de la foi: après Moïse, Jean le Baptiste; autant dire la descente de l'Esprit (p. 33).

13 Édition de 1971, p. 17 C3, à comparer avec la version de 1950, p. 19 B1 («je ne suis pas celui que vous attendiez»)

Être ou ne pas être en plein dedans

La scène de la tempête rassemble à elle seule les enjeux de cette première partie de l'histoire, tout en annonçant une fois de plus l'issue de l'album. C'est une des plus complexes et il faut s'y arrêter, parce qu'elle occupe le milieu de l'album, ce qui est rarement anodin (comme au cinéma, d'ailleurs), et qu'elle est décisive pour comprendre le sens qu'Hergé donne à cette rivalité entre foi et raison. La tempête occupe trois planches (31, 32, 33): les deux premières forment le centre de l'album et résument l'impasse à laquelle ont abouti les deux enquêtes parallèles; la troisième annonce la solution et ouvre sur la seconde moitié de l'album, où Tintin va pourtant persister dans son erreur jusqu'au dénouement correspondant au schéma proposé dans la planche 33.

Revenons sur les deux premières planches. La première case de la planche 31 appelle le lecteur attentif à la vigilance quant à la valeur symbolique de ces pages: « Là ! ça y est ! Nous sommes en plein dedans !... » Il progresse de gauche à droite, avant de s'asseoir dos au vent à la fin de la ligne, tourné vers la gauche donc. Dans les deux dernières cases de la planche suivante (p. 32), Tintin progresse désormais de droite à gauche, puis s'assoit en direction de la droite, en disant: « Il n'y a plus rien à faire, Milou... Nous sommes perdus... » Les deux pages sont construites en miroir, avec pour point de bascule Tintin pris dans la capote de la jeep des Dupondt, qui lie la dernière case de la planche 31 et la première de la planche 32. Au milieu des deux planches, la rencontre impossible entre Tintin et les Dupondt, aux destins parallèles depuis le commencement de l'album. Comme depuis le début, Tintin sait raison garder en tirant un coup de fusil, tandis que les Dupondt confirment qu'ils sont les représentants de la foi et de l'irrationnel, ici en prenant pour un mirage une voix, bien réelle, qui les appelle par leur nom. Au terme de ces deux planches, l'impasse où se trouve Tintin et l'impossible collaboration avec les Dupondt résument ce qui s'est passé dans l'album jusqu'ici.

Encrage de la planche 31, où l'on saisit la virtuosité graphique d'Hergé pour exprimer le souffle de la tempête de sable.

Tout change avec la planche 33, qui projette le lecteur dans la seconde moitié de l'histoire. Après deux cases de progression silencieuse dans la tempête, Dupont est frappé par l'esprit de sagesse et demande à son collègue si un mirage peut parler. Pour la première fois depuis qu'ils ont pénétré dans le désert, les Dupondt distinguent un mirage de la réalité. Pour un court instant, ils quittent le camp de l'irrationnel, ce que Dupont reconnaît: « Mais, saperlipopette ! tu as raison » (p. 33 A5). L'Esprit a frappé, ce qui

Hergé photographié chez lui, avenue Delleur, le 15 avril 1949 par le journaliste Jean Francis. Il se met en scène en train d'encrer la planche 31 de l'*Or noir* (on devine aussi, notamment, la planche 22). Son mobilier se retrouve dans l'album : le téléphone chez Tintin (p. 3), le poste de radio chez Oliveira da Figueira (p. 42).

peut faire écho à la planche 2 où Dupond rétorquait à son collègue : « Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit… » Le moment de faire de l'Esprit semble cette fois venu, et les « cris » dans le désert conduisent à Jean (1, 23) et à la révélation au moment de la descente de l'Esprit au Jourdain : Dupont ne s'écrie-t-il pas, en voyant Tintin, « Lui !!! » (B5) puis « C'est lui !… C'est bien lui !… » (C1)[14] ? Il demeure dans le registre de la foi, mais une foi que l'Esprit a reconduite vers le chemin de la raison. Dès qu'on lit Hergé avec les lunettes du théologien, le rapprochement du héros avec le Christ apparaît cette fois nettement, quoiqu'il ne faille pas y chercher un système référentiel cohérent, où Tintin occuperait forcément le rôle du Christ et ses amis ceux des disciples. De fait, la scène que nous évoquons confirme à la fois la pertinence d'une lecture évangélique et l'extrême plasticité des rapprochements possibles : une page plus tôt, c'est bien lui qui criait le nom des Dupondt dans le désert et non l'inverse (p. 32 B5)… Entre Christ et prophète, Hergé hésite. Il flotte cependant sur cette planche un souffle d'Esprit qui porte les uns et les autres où il veut, comme il avait transporté Jésus au désert pour le tenter : les trois passagers finalement endormis, la jeep les mène d'elle-même à bon port, à la ville qu'ils n'avaient pu atteindre par eux-mêmes (p. 33 D)[15].

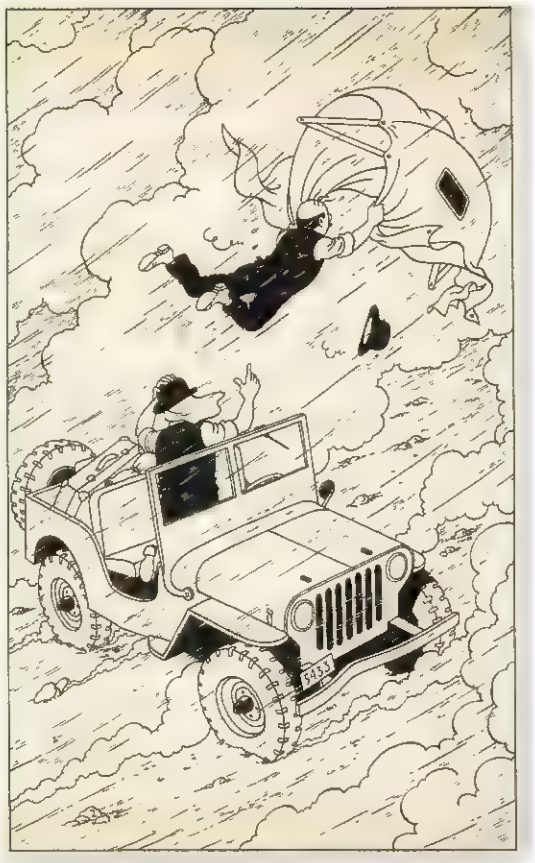
Un véritable miracle au milieu de l'album, qui annonce surtout la fin : incapables de parvenir à la solution par des voies opposées, rationnelle et irrationnelle, Tintin et les Dupondt vont éviter la guerre par l'union providentielle de leurs actions et des contraires, et par une intervention d'un hasard fort providentiel… encore au milieu du désert. Tout au long de la seconde moitié de

14 Sur les références à l'Évangile de Jean dans *Tintin*, voir aussi Dominique Cerbelaud, « Le héros christique », dans *L'Archipel Tintin*, Les Impressions Nouvelles, 2012, p. 31-45.

15 *Cf.* Évangile de Matthieu 4, 1-11.

l'album, Tintin va pourtant s'acharner à tenir les Dupondt à distance de l'enquête, alors que nous pouvons deviner dès le milieu de l'album qu'il aura besoin d'eux au moment le plus décisif: celui où il s'agira d'éviter la guerre. Hasard si on veut... Ces planches centrales suggèrent plutôt l'intervention de l'Esprit, ne serait-ce qu'à travers l'image du vent et de la tempête, typique de l'imagerie associée à l'Esprit saint qui souffle où il veut et fait irruption « tel un violent coup de vent » dans la maison où sont réunis les apôtres[16].

De fait, cette fameuse tempête de sable s'avère bien plus providentielle qu'il n'y semblait de prime abord: c'est tout de même elle qui réunit les protagonistes, alors qu'ils auraient pu continuer à errer dans le désert. Or, Hergé semble bien avoir veillé au grain (de sable) sur ce point. Au moment où Tintin voit arriver la tempête, il ne se contente pas de l'annoncer: il nomme le vent qui l'apporte. Sur ce point, l'auteur avait essentiellement le choix entre deux types de vents. Le premier, le plus connu, est le *simoun*: un vent brûlant et brutal, dont le nom signifie en arabe « vent pestilentiel ». C'est le vent mauvais par excellence, mais il faut remarquer que le nom est déjà attribué dans cet album à la compagnie de dépannage qui désoriente d'emblée l'enquête des Dupondt. Est-ce un hasard ? Sans doute: tout au plus peut-on faire remarquer que c'est au siège de la Simoun que les Dupondt font éclater un pneu (p. 6), alors que, dans la tempête, leur pneu a été préservé, quand ils croyaient qu'il avait éclaté (p. 32 C6). Par ailleurs, dans la version de 1940, c'est ainsi, par le mot « simoun », que Tintin nomme le vent qui semble le promettre alors à une mort certaine[17]. Hergé a donc fini par choisir l'autre vent



Le souffle emporte les crédules. Dessin réalisé en 1951 pour une boîte de cubes. Il propose une variation sur la planche 31 de l'*Or noir* et, plus directement encore, sur la couverture du journal Tintin du 21 avril 1949.

principal de la région palestinienne pour désigner ce qui arrive sur Tintin en milieu d'album. On le confond parfois avec le premier alors qu'il est plus régulier: c'est le *khamsin* (p. 30 D3). C'est un vent qui souffle plusieurs semaines, d'où son nom: *khamsin* signifie « cinquante » en arabe, comme les cinquante jours qu'il est censé durer. Cinquante ? Un coup d'œil à un lexique français-grec convaincra chacun que nos héros ont bel et bien été réunis par un souffle de Pentecôte.

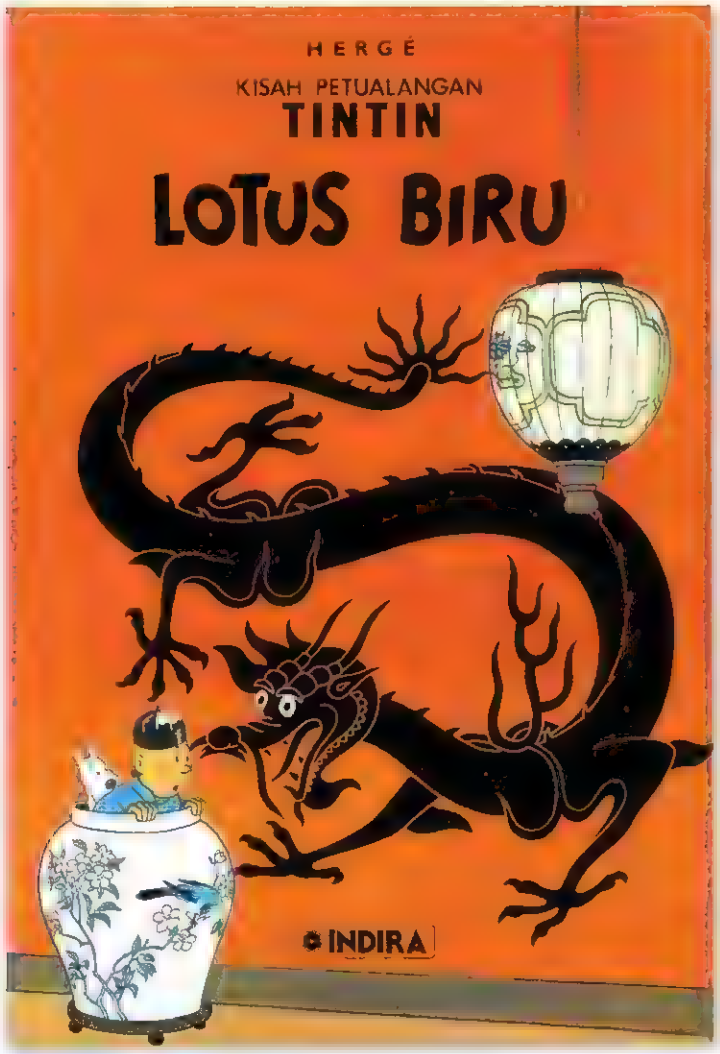
16 Actes des apôtres 2, 2.

17 Dans la double page restée impubliée déjà évoquée plus haut. Voir *Hergé. Le feuilleton intégral*, t. 8, *op. cit.*, p. 465

Audren Le Coz

Lotus Biru et la censure indonésienne

Les traductions des *Aventures de Tintin* présentent quelquefois d'étonnantes adaptations aux mœurs locales. Notre membre Thierry Bourquin, qui a vécu en Indonésie, nous en révèle ici un exemple particulièrement évocateur avec ce *Lotus Biru* où les caractères chinois tracés dans l'album ont été supprimés ou remplacés. Afin de comparer la transposition indonésienne avec la version originale, il a fait appel aux compétences sinologiques d'un autre membre d'Alpart, Denis Allistone, pour une « tintinanalyse » à deux voix sur deux langues.

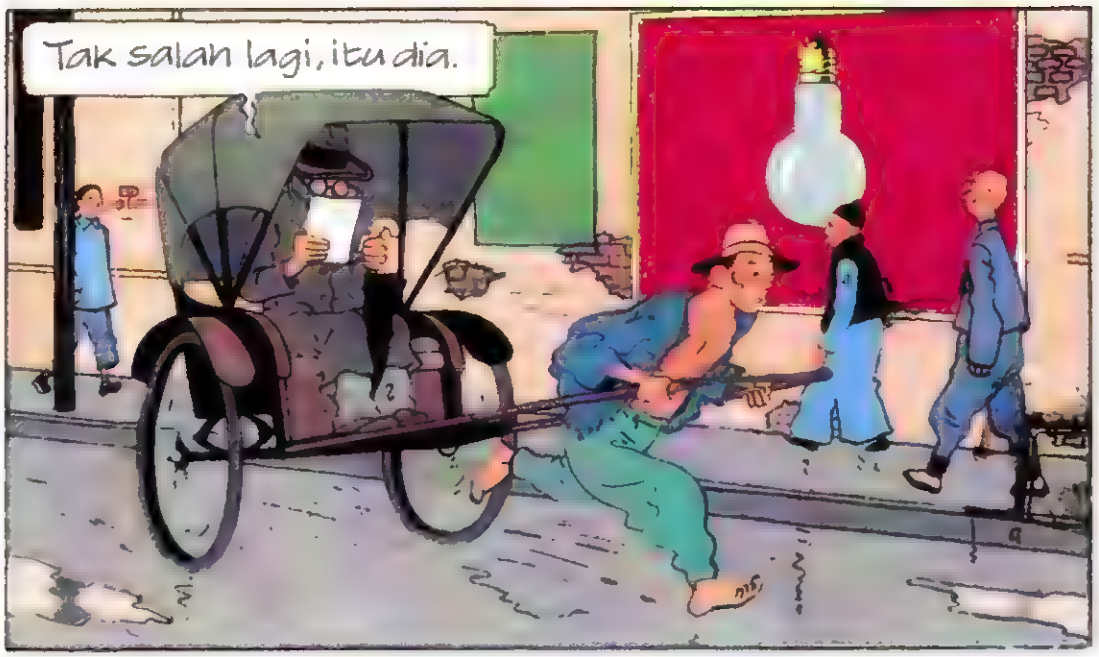


Lors de mes premiers voyages en Indonésie, dans les années septante, il fallait, en passant la douane, signer un document attestant qu'on ne possédait aucun papier ou objet comportant des caractères chinois. C'était peu après le coup d'État du général Suharto (1965), qui prétendait avoir lui-même contré une tentative de coup d'État du parti communiste indonésien. Il avait pris le pouvoir détenu alors par le charismatique président Sukarno, héros de l'indépendance[1]. Il s'en était suivi une sanglante purge anticommuniste, vite étendue à d'autres secteurs de la société, en particulier à la minorité chinoise, issue d'une immigration de très longue date. Les massacres provoquèrent la mort de 500 000 à un million de personnes[2].

Les Chinois étaient accusés de tous les maux, et, bien que commerçants pour une grande majorité d'entre eux (ils ne pouvaient posséder des terres), ils étaient considérés comme des ambassadeurs de la Chine communiste, la Chine de Mao… Ils étaient stigmatisés, si bien que leur culture était cachée, voire interdite. Pas une enseigne en chinois dans le quartier chinois de Jakarta, les habitants devaient même prendre des noms indonésiens. C'est en devenant citoyen néerlandais, après avoir émigré aux Pays-Bas, qu'un ami retrouvera son nom chinois. De même,

1 Dans l'apocryphe *Tintin et le pustaha* (voir *Hergé aux pays des Helvètes*, 6, 2014, p. 14-19), Suharto prend les traits de Rastapopoulos et se déclare « le Génie du Mal ».

2 Voir à ce sujet l'excellent article de Franck Michel sur *Bali autrement* : www.baliautrement.com/chinoisindonesie.htm, ainsi que le livre *Hoakien di Indonesia* de l'écrivain Pramoedya Ananta Toer (Bintang Press, 1960, traduit en anglais sous le titre *The Chinese in Indonesia*), qui décrit avec force et humanisme les conditions de vie de la communauté chinoise. Ananta Toer passera de nombreuses années en prison



Sur cette case (p. 5 C2), tous les caractères chinois ont été effacés : le proverbe sur l'affiche verte, la publicité pour Siemens sur l'affiche rouge à l'ampoule et même, sur la banderole noire tout à gauche, de petits signes fantaisistes

dans les rares revues étrangères (*Newsweek*, *Time*, *Far East Economic Review*), toutes les pages parlant de la Chine d'une manière positive étaient arrachées, les caractères chinois sur les photos (ainsi que les seins qu'on ne saurait voir !) cachés par un épais trait de feutre noir[3].

C'est dans ce contexte que paraît en décembre 1984 *Lotus Biru*, *Le Lotus bleu*, aux éditions Indira, avec une superbe calligraphie des dialogues par « G. Widro »[4]. Dans l'impressum, on lit l'indication suivante : « © Casterman, Paris, 1974. Texte indonésien © 1984 PT. Indira, Jakarta. Traduit de l'anglais *The Blue Lotus* par Gandung Bondowoso ». Dans cet album, tous les caractères chinois sont censurés : effacés pour la plupart (j'en ai compté 91 occurrences), ou « traduits »[5]. Cette éradication se vérifie dès la couverture : le caractère originellement inscrit sur la lampe est quasiment invisible ; on le distingue à peine, en quasi-transparence, comme s'il avait été gratté, de même que sur

3 Dans *Java Bali* (Éditions Rencontre, 1963, p. 217), Clara Malraux écrit, encore du temps de Sukarno, soit avant même l'interdiction totale : « Il existe 17 journaux en langue chinoise, qui, depuis l'arrêté de 1959, doivent reproduire leur article de fond en indonésien, imprimer les noms des personnes et des lieux en caractères latins et consacrer 60 % de leurs informations à l'Indonésie. »

4 Actuellement, *Lotus Biru* est publié (non censuré !) par PT Gramedia Pustaka Utama (indication : « © Gramedia/Casterman, 2008 »), avec une nouvelle traduction du français par Donna Widjajanto, dans une langue plus moderne. Tournesol s'appelle Lakmus (traduction littérale de « tournesol »). Les autres albums sont également traduits, outre par Donna Widjajanto, par Anastasia Mustika et Dini Pandia. Brochés, ils existent en format 22 × 29,5 cm ainsi qu'en 15,5 × 22 cm, ces derniers n'étant pas réédités. Entretemps, la dictature de Suharto est tombée, à la fin du siècle passé, et le pays est entré dans une nouvelle ère plus démocratique.

5 Les éditions Casterman n'ont pas répondu à ma requête (via leur site) par laquelle je leur demandais si cette censure avait été faite avec leur accord.

la vignette 54 D1. Certains écriteaux originellement en anglais (dans la version française et *a fortiori* dans la version anglaise qui a servi de base à la traduction !), renvoyant au statut de la concession internationale de Shanghai, sont aussi supprimés : « Continental Hotel » (p. 5 C3), « Occidental Private Club » (p. 7 B1), « Hospital » (p. 11 C4), « Time is money » (p. 35 C3) ou encore… « Shanghai », écrit en caractères latins sur le train chinois (p. 50 C3), sans que l'on sache pourquoi. Il est à noter que certaines différences entre la version originale et la version indonésienne sont dues à l'intermédiaire anglais : si le *Cervin*, nom d'un bateau placardé dans le bureau de Mitsuhirato (p. 18 A2) devient en indonésien l'*Everest*, ce n'est qu'une reprise de la traduction anglophone. Il y a toutefois des ratés : dans la même case, le port d'« Antwerp » en anglais (« Anvers » en français) est recopié par erreur « Anterwerp » (*sic*) !

Mais les cas les plus intéressants sont ceux où les caractères, sans être effacés, sont « traduits » en indonésien, non sans quelques surprises ! On y trouve par exemple des adaptations à la couleur locale. Ainsi, la « rue de la Grande Félicité » (大吉路 *daji lu*), qui se trouvait dans la concession française de Shanghai, est transformée en JL. KAWI, soit « *Jalan Kawi* », « rue Kawi » (p. 9 A3) : le kawi est une ancienne langue littéraire de Java. D'autres occurrences montrent une neutralisation du propos politique : devant la porte de Shanghai (p. 26 A)[6], une inscription en noir sur fond jaune verticalement accolée à un poteau télégraphique dit : 打倒帝國主義 *dadao diguozhuyi*, « À bas l'impérialisme ! » Elle est rendue par un consensuel (et tautologique) PENGUMAN, « annonce »[7].

Même lorsqu'elles sont nettement moins polémiques, les transpositions ne sont souvent pas des traductions littérales. Tantôt elles demeurent néanmoins fidèles à l'esprit de l'original, par exemple lorsqu'une réclame pour des produits alimentaires – l'inscription en noir sur fond rouge avec cadre vert en 45 C, dont les deux derniers caractères sont 銀茸 *yinrong* (ou 銀耳 *yiner*), soit *Tremella fuciformis*, un champignon – se métamorphose en enseigne pour un [RUM] AHMAKAN (*Rumah Makan*), « restaurant ».

6 Une licence artistique d'Hergé : il n'y a pas de porte de ce genre à Shanghai et Hergé a utilisé des photographies prises en réalité à Pékin.

7 Il est à noter que certaines atténuations ne sont pas imputables uniquement à la répression indonésienne. Ainsi, la « rue de la Grande Félicité » évoquée ci-dessus résultait elle-même de la neutralisation d'un propos idéologique dans les albums en français. Dans l'édition originale de 1946 (tout comme dans l'édition en noir et blanc) figurait à sa place un slogan antijaponais : 抵制日貨, *dizhi rihuo*, « Boycottons les produits japonais ! » Celui-ci, initialement tracé par le « vrai » Tchang Tchong-jen (Zhang Chongren) et placé en deux autres occurrences (p. 45 et 55), a été remplacé par Casterman, vers le début des années 1980, semble-t-il. Le boycott de produits japonais étant une question récurrente en Chine, la formule aurait-elle alors été neutralisée par prudence ? Ou par bon sens, de telles exhortations n'ayant guère leur place sur des poteaux indicateurs ? Toujours est-il que la version anglaise de 1983-1984 sur laquelle repose la traduction indonésienne avait d'emblée intégré ces modifications. Le censeur n'aura donc fait, en l'occurrence, que changer le nom de la rue. De même, à la p. 45 C, l'explosive injonction s'est transformée en une plus inoffensive 小花園路 *xiao huayuan lu*, ou « rue du Jardinet fleuri » (qui, soit dit en passant, n'existe pas à Shanghai), laquelle devient dans la version indonésienne JL. KWI-NIE, « *Jalan Kwi-Nie* », « rue d'Ici » en javanais (encore un truisme !). En l'espèce, le travail de la censure indonésienne aura donc été prémâché !

Tantôt elles diffèrent complètement du sens des caractères censurés : la « petite restauration » (隨意小酌, *suiyi xiaozhuo*) vantée dans les rues de Shanghai (p. 26 A) devient POLIS[I], « police », ce qui ne fait qu'accentuer la tension de cette scène où la tête de Tintin est mise à prix. Signe qu'il n'y a pas nécessairement de cohérence dans les adaptations : lorsque revient la même inscription « petite restauration » plus loin dans l'album et qu'elle figure même deux fois dans la même

Chinoisons un peu

Au seuil de cette étude comparative, quelques remarques linguistiques s'imposent. Dans *Le Lotus bleu*, la plupart des inscriptions en chinois sont dirigées de haut en bas, la disposition traditionnelle toujours en usage pour les publications classiques, nombre de panneaux publicitaires ou slogans politiques. D'autres sont positionnées horizontalement. Dans ce dernier cas, on les écrivait jadis de droite à gauche, pratique aujourd'hui tombée dans l'oubli. Dans l'album, la plupart de ces inscriptions suivent l'ancienne pratique (alors que l'ordre de notre transcription respecte ici l'usage moderne, de gauche à droite), mais il y a quelques exceptions, notamment pour la toute première inscription de l'album, le titre traduit en chinois en haut de la planche 1 – effacé naturellement dans *Lotus Biru*.

L'observateur attentif relèvera peut-être, sur la version originale française ou anglaise de cette page, la présence de signes identiques couronnant les 藍蓮花 *lan lianhua*. Les trois doubles croix qui se suivent sont la clé de classement des végétaux de la lexicographie chinoise. 藍 *lan* désigne la renouée tinctoriale, ou indigo, d'où l'on tire la couleur bleue ; par extension, c'est la couleur bleue elle-même. Les caractères suivants sont 蓮 *lian* (« lotus ») et 花 *hua* (« fleur ») qui sont sans surprise coiffés de la clé botanique. 藍蓮花 est ainsi le nom du *Nymphaea caerulea*, le lotus bleu, en chinois moderne. Notons que « lotus bleu » est traduit conformément dans toutes les langues, sauf en italien : *Il drago blu*, « le dragon bleu », et en persan, où le titre devient « fleur bleue » : آبی. Et pourtant ! Le lotus bleu est une fleur aquatique qui croît en Égypte et en Afrique tropicale, mais pas en Chine. Pouvons-nous y voir un vecteur symbolique qui relie les deux anciennes civilisations, à l'image des *Aventures de Tintin* : Port-Saïd – Rawhajpoutalah – Shanghai ?

Tous les caractères chinois du *Lotus bleu*, sans exception, sont tracés dans la forme non simplifiée, celle qui est en usage à Hong Kong, à Taïwan, dans les bonnes éditions de textes classiques et, de manière générale, au Japon. Dans cet article, toutes nos citations sont en caractères traditionnels. La transcription utilisée est le *pinyin*, en chinois 羅馬拼音 *luoma pinyin*, pour « transcription romanisée », notée ici en italique. Elle présente l'avantage d'être presque universellement répandue, de figurer dans les dictionnaires, moteurs de recherche, etc. Mais elle a l'inconvénient de ne pouvoir être lue correctement sans des connaissances particulières. Le *pinyin* note également, en principe, les quatre tons du mandarin. Nous en faisons ici l'économie, puisque les caractères sont donnés*.

* Depuis le catalogue de l'exposition *Le Musée imaginaire de Tintin* (Casterman, 1979), plusieurs ouvrages ou sites Internet (dont le blog *Tintinologist.org*) s'attachent à traduire les caractères chinois du *Lotus bleu*, souvent de manière non exhaustive. La tentative la plus complète à ce jour est sans doute l'ouvrage de Patrick Mérand et Li Xiaohan *Le Lotus bleu décrypté* (Sépia, 2009). Les interprétations données dans cet article se basent sur nos propres traductions, confrontées à celles de ce livre en cas d'hésitation

La fameuse case (p. 6 B) dans sa variation indonésienne

case (p. 45 C à gauche, au rez et à l'étage de ce qui ressemble effectivement à un restaurant), l'une des occurrences est effacée en indonésien, tandis que l'autre est remplacée par LUNG, fin d'un mot où l'on devine «*alung*» (ou «*alun*»), qui signifie «carré». «*Alun alun*» désigne une grande place carrée au centre de certaines villes javanaises, lieu de fêtes, de marchés ou de cérémonies. Voilà qui n'est pas sans lien avec la représentation de la foule hilare qui envahit la rue Shanghaienne à la suite des Dupondt costumés!

Si la «traduction» indonésienne affadit la plupart du temps le contenu des inscriptions chinoises, elle permet malgré tout, exceptionnellement, de... corriger des erreurs de la version française! Il en va ainsi du nom du professeur Fan Se-Yeng. La plaque apposée à l'entrée de son cabinet (p. 35 D4) indique: 儒醫 方世英診所 *ruyi Fang Shiying zhensuo*, soit «médecine traditionnelle, consultations de Fang Se-Yeng». Abstraction faite des variations dues aux méthodes de translittération du chinois au français, on voit qu'en chinois le nom est *Fang*, non *Fan* comme indiqué en caractères latins dans les cases avoisinantes. Les traducteurs-censeurs indonésiens ont donc homogénéisé en adoptant partout la leçon chinoise: PROF FANG HSI YING.

Ce ne sont là que quelques exemples parmi beaucoup d'autres. Pour suggérer l'étendue des interventions des censeurs indonésiens, on s'arrêtera pour conclure sur une seule case, mais quelle case! La spectaculaire vignette centrale de la sixième planche se révèle particulièrement

éclairante grâce aux nombreuses formules en caractères chinois que l'on y trouve dans la version originale. Reprenons chacune des inscriptions, de gauche à droite, et comparons-les systématiquement aux caractères présents dans la version française (et anglaise).

Tout à gauche de l'image, sur le poteau indicateur à fond brun, on lit DIAN, peut-être la fin de « *Indian* », alors qu'en chinois nous avions 浦濱路 *pubin lu*, « rue de la Rive ». Cette rue ne se trouve pas à Shanghai, mais à Nankin.

Un peu plus à droite, une enseigne verticale annonce NUS[AN]TARA, « Archipel », autre nom de l'Indonésie. Une adaptation significative, alors que l'inscription chinoise vante les mérites des médicaments produits à Xiao Yingzhou (小瀛洲) près de Hangzhou.

Le calicot vertical noir sur fond brun au premier plan localise, à l'origine, un « atelier » ou « dépôt de machines » (機廠 *jichang*). On sait, grâce à l'affiche avec une grosse ampoule placardée à la case 5 C2, que l'inscription complète est 西門子電機廠 *Ximenzi dianjichang*, soit « Fabrique de matériel électrique Siemens ». L'indonésien BARU, « neuf », « nouveau », reprend l'idée de modernité, sans promouvoir aucune marque (on rappelle que dans *Lotus Biru*, l'affiche de la planche 5 ne contient aucun texte).

À sa droite, en noir sur fond jaune avec bordure bleue, l'inscription à moitié cachée en chinois est peu lisible[8], alors que l'indonésien propose une publicité pour un article GRATIS, « gratuit ».

La grande banderole rouge qui traverse horizontalement la case n'est autre qu'une publicité pour une « grande vente », OBRAL BESAR[9]. Ici, le texte indonésien est en accord avec ce qu'on devine de l'original en chinois, difficilement déchiffrable dans son ensemble, mais dont les deux derniers caractères 貨莊 *huo zhuang* semblent indiquer qu'il s'agit d'un grand magasin[10].

L'autre banderole rouge horizontale, en second plan, confirme simplement ce que disait la première : OBRAL, « vente ». Dans le chinois de la version originale, on distingue les caractères 天華[...]洋布[...] *tian hua [...] yang bu [...]* (les autres ne sont guère lisibles) : une réclame pour des tissus occidentaux de marque Tianhua (天華) dont le nom signifie « céleste Chine »...

En noir sur fond orange, le chinois montre six petits caractères illisibles, sauf le deuxième 金 *jin*, « or » (le métal), mais il pourrait aussi s'agir de 全 *quan*, « tout », « entier »[11]. L'indonésien, lui, affiche le prénom JUWITA, probablement une allusion cinématographique : *Juwita* est un film dramatique musical singapourien réalisé par S. Ramanathan et interprété par P. Ramlee, sorti le 12 octobre 1951.

À la droite de cette inscription verticale, une autre en noir sur fond brun la relaie : sur les deux caractères visibles et les deux autres à moitié cachés, à nouveau seul 金 *jin*, « l'or » ou 全 *quan*, « tout », « entier », est lisible, mais à peine. En indonésien, le parallèle est rompu, puisqu'on lit ROSA, approximativement « la rose » : la fleur se dit *mawar*, parfois *ros*.

8 Patrick Mérand et Li Xiaohan (*op. cit.*, p. 19) identifient deux caractères signifiant « céleste – parure féminine »

9 Dans *Tintin et le pustaha*, van Leffe a mis sur ce bandeau une réclame pour la Guinness, réclame qu'il avait observée en Malaisie : GUINESS BAGUS UNTUK ANDA, « la Guinness est bonne pour vous ». Avec une belle faute d'orthographe. Ivre ?

10 « Qingxiang, magasin de soieries à la mode », lisent Patrick Mérand et Li Xiaohan (*op. cit.*, p. 18)

11 C'est la lecture que font les auteurs du *Lotus bleu décrypté*, en faisant de ce caractère la partie d'une raison sociale et en déchiffrant quelques caractères de plus : « Le magasin Wanquam fabrique les meilleurs produits de... » (*ibid.*, p. 20)

Si certaines enseignes chinoises de la case d'Hergé sont difficiles, voire impossibles à lire, c'est parce qu'elles n'ont pas été tracées par la main experte de Tchang : cette vignette pittoresque a été introduite dans la version en couleur (1946) et s'inspire d'une photographie d'une rue de Pékin reproduite dans l'ouvrage *China and the Chinese* de Heinz von Perckhammer (1931).

Perpendiculairement, les tout petits caractères noirs sur fond jaune sont illisibles dans la version originale. Le *Lotus Biru* en revanche transcrit TOKO MAS, « magasin d'or », « bijouterie », comme en écho aux précédentes inscriptions de la version originale. Il semble donc que le traducteur-censeur indonésien ait connu le chinois, ou est-ce un hasard ? Toujours est-il que les magasins d'or abondaient en Chine comme en Indonésie.

Un peu plus bas, en noir sur fond bleu, NG, deux lettres qui se suivent souvent en indonésien et en javanais, remplacent deux caractères chinois dont l'un est à moitié caché : 妆生 *zhuang sheng*, « parure féminine » pour le premier caractère, « vivre ou paraître » pour le second, d'où Patrick Mérand et Li Xiaohan concluent à un « magasin d'articles pour femmes ». Il est à noter que le texte des deux petits panneaux orange situés derrière cette enseigne, qui reprenaient les mêmes caractères, est, dans la version indonésienne, tout bonnement effacé.

Juste au-dessous, en noir sur fond jaune, l'indonésien LID[O] (?) n'est guère plus compréhensible que les caractères chinois originels[12].

12 Patrick Mérand et Li Xiaohan (*ibid.*, p. 20) y devinent une enseigne pour un magasin de pipes

Revenons un peu à gauche, tout au fond de l'image devant la porte : en noir sur fond vert bordé de jaune, on devine YA, apparemment la fin d'un mot. En indonésien, *ya* signifie « oui », mais certainement pas ici. L'original chinois est à peine plus parlant, avec un caractère à moitié caché, 賣 *mai*, « vente ».

À sa droite, en noir sur fond brun, ALON, « lisse », remplace la petite inscription verticale en quatre caractères dont un seul est lisible : 月 *yue*, « lune ».

En noir sur fond jaune, juste derrière la tête de Tintin, se trouvait à l'origine un « théâtre », 戲院 *xi yuan*. L'indonésien est moins clair, avec les lettres F[…]SU ou E[…]SU.

Venons-en à la droite de l'image : verticalement en orange sur fond noir (noir sur fond gris dans la transposition indonésienne), une inscription chinoise pour de la « petite restauration » (et boisson), 隨意小酌 *suiyi xiaozhuo*, qui se retrouve dans d'autres cases (p. 11 D1 ; p. 25 D1 ; p. 26 A ; p. 45 C), subit une forme de gentrification en devenant… OMEGA, marque de montres de chez nous !

L'enseigne perpendiculaire (en blanc sur fond rouge avec bordure orange dans la version française) laisse deviner 義 *yi*, « justice » et 祥 *xiang*, « heureux présage ». L'inscription complète est 義祥泰 *yi xiang tai*, nom d'une marque ou d'une guilde. Elle figure aussi deux fois en 11 D1 et, dans un ordre différent, en 26 A. La version indonésienne, E[…]S, est tellement lacunaire qu'il serait hasardeux d'esquisser une quelconque hypothèse.

On pourrait encore noter que, sur la banderole verticale jaune entre les deux banderoles horizontales rouges, l'indonésien a effacé les caractères chinois… sauf le coin supérieur gauche, manifestement oublié ! De même, les deux minuscules inscriptions orange, derrière le O du second OBRAL, demeurent, même si le fond noir a été grisé pour atténuer le contraste et les rendre indiscernables.

Puisque tout le reste du récit est à l'avenant, il resterait à savoir si le traducteur mentionné en début d'album, Gandung Bondowoso, a lui-même procédé à ces interventions, dans une sorte d'autocensure préalable, ou si elles ont été réalisées par une autre personne restée anonyme, que celle-ci soit commissionnée par l'éditeur ou employée par la censure d'État. Au regard du contraste entre la qualité du texte indonésien dans les bulles et le travail bâclé opéré sur les caractères chinois – même si certaines adaptations montrent un vague bon sens –, on pencherait clairement pour une dissociation entre un *honnête traducteur* et de *vilains censeurs*…

Thierry Bourquin

Denis Allistone

en se basant sur la photographie qui a servi de source à Hergé

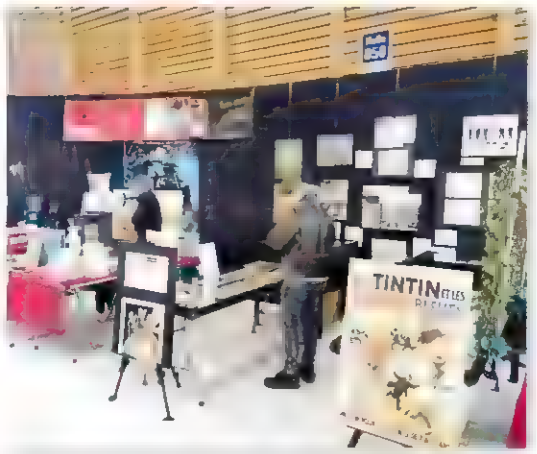
Les aventures d'Alpart

L'année 2023 et la première moitié de 2024 ont permis à l'association Alpart d'enjamber allègrement le quarantième anniversaire de la disparition d'Hergé et le nonante-cinquième anniversaire de Tintin. Un millésime et demi riche en activités pour notre amicale !

Janvier 2023

De retour à la Brocante de la Gruyère

Annulée en 2021 et 2022 pour cause de pandémie, la plus grande brocante de Suisse faisait son grand retour à Bulle du 27 au 29 janvier 2023. Comme à l'accoutumée, Alpart était de la partie, avec un stand-exposition labellisé « Tintin hors des cases » centré sur les déclinaisons audiovisuelles de ses aventures. « Films fixes » (des séries de diapositives apparues dès les années trente), vues *View-Master* (images stéréoscopiques en 3D), déclinaisons radiophoniques ou discographiques, et enfin adaptations pour le cinéma ou la télévision : Jean-Philippe



Guinchard a réuni une sélection de pièces rares, parmi lesquelles des dessins originaux ayant servi aux tout premiers dessins (semi-) animés à la fin des années cinquante ! Une belle présentation saluée justement par La Télé et *La Liberté*.

Mars 2023

Tintin et le Petit Prince au Salon du livre de Genève

C'est la première fois depuis 2007 qu'Alpart revenait au Salon du livre de Genève. À l'invitation de notre membre Alain-Jacques Tornare, un espace imaginé en collaboration avec l'association des Amis suisses d'Antoine de Saint-Exupéry et d'autres organisations culturelles fribourgeoises a mis en lumière la relation qu'entretenaient Saint-Ex et Hergé avec notre pays. Au menu : des agrandissements sur toile de dessins de presse du dessinateur Alex évoquant Tintin ou le Petit Prince aux prises avec l'actualité de ces dernières années, mais aussi la présentation de traductions en dialectes (patois gruérien, arpitan, suisse allemand…) ou langues nationales de ces deux œuvres majeures. Notre association y a proposé deux vitrines consacrées aux éditions helvétiques des *Aventures de Tintin*, préparées

par Jean-Michel Paccaud, ainsi qu'un programme d'animations mis sur pied en partenariat avec les Éditions Montsalvens: une table ronde modérée par Francis Antoine Niquille a réuni Jean Rime et Alain-Jacques Tornare autour du thème « Tintin et le Petit Prince: icônes universelles, implantations romandes », alors que notre membre d'honneur Joseph Comba (traducteur de *L'Afére Tournesol* et du *Piti Prinhyo*), Jean Charrière (traducteur des *Fables* de La Fontaine et des *Lettres de mon moulin* de Daudet) et Jean-Marc Probst (président d'une fondation active dans les traductions du *Petit Prince*) ont débattu autour des questions: « Pourquoi et comment traduire les classiques en patois fribourgeois? » Du 22 au 26 mars: cinq jours riches en rencontres avec les visiteurs de tous bords, et un beau reportage de Léman Bleu.

Joseph Comba tout sourire au Salon du livre

Alain-Jacques Tornare répond à « Fan »

Éric Dafflon présente les vitrines d'Alpart

Septembre 2023

Tintin et la Suisse au menu des Marécottes

Après une première édition en 2022, le festival « Slurp !! » dédié aux croisements gourmands entre bande dessinée et cuisine du terroir remettait le couvert. Le 9 septembre, notre président y a donné une conférence intitulée « Hergé, Tintin et le goût de la Suisse » à l'hôtel Mille Étoiles, celui-là même où Hergé s'était arrêté en 1967, et l'association a tenu un petit stand durant toute la journée. L'occasion de se retrouver et de se sustenter en toute convivialité après l'été !

Octobre 2023

Rencontres Hergé et le journal *Tintin*

Voici le plat de résistance de l'année. Après les expériences marquantes de 2015 et 2017, Alpart a organisé un nouveau week-end de « rencontres Hergé », plus spécifiquement consacré, en l'occurrence, au « journal des jeunes de 7 à 77 ans » puisque celui-ci avait fêté quelques jours plus tôt ses... 77 ans. Du 13 au 15 octobre, l'événement, annoncé par une superbe affiche de notre dessinateur attitré Mibé, se tint cette fois-ci dans le cadre enchanteur de l'Espace Gaimont, espace culturel au Petit-Lancy, où nous fûmes accueillis très chaleureusement par Pierre et Suzanne Grand

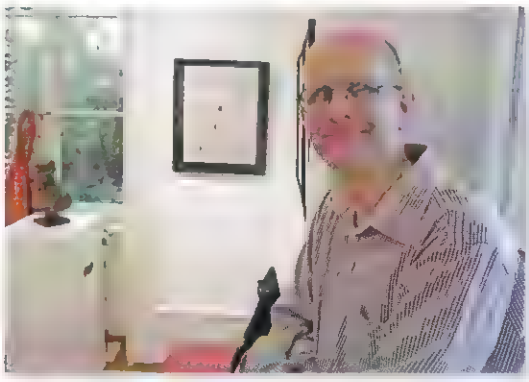
Une certaine idée du paradis : partager une délicieuse raclette au milieu d'originaux d'auteurs du journal *Tintin*

Pierre Grand entouré d'Alain Grandjean et Jean-Philippe Guinchard, les principaux artisans de ce week-end festif

ainsi que par leur équipe. Une exposition préparée par Jean-Philippe Guinchard y célébrait l'âge d'or de l'hebdomadaire à travers de nombreuses planches originales, dessins originaux (dont des couvertures de l'hebdomadaire) et imprimés d'époque. D'Hergé à Tibet en passant Jacques Martin ou Edgar Pierre Jacobs, cet accrochage réunissait sans doute l'un des plus beaux ensembles d'œuvres de la ligne claire présenté publiquement en Suisse depuis une dizaine d'années. Une seconde salle, concoctée par Jean-Michel Paccaud, mettait en lumière les modifications apportées par Hergé dans ses albums par rapport à la version du journal *Tintin*. Le tout chroniqué par Léman Bleu, décidément fidèle à nos activités.

Côté conférences, Jean Rime a ouvert les feux en parlant de la décennie 1946-1956, celle des « quarantièmes rugissants d'Hergé » : une période particulièrement houleuse, entre le délicat pilotage du navire qu'était le journal *Tintin* et les escapades du capitaine Remi en canot sur le Léman. La présentation aurait d'ailleurs pu virer au naufrage sans l'intervention technique salvatrice d'Alain Grandjean, le régional de l'étape. Le lendemain, après une assemblée générale lors de laquelle notre administrateur David Bolliger nous a confirmé la bonne santé de l'association, puis

Passage de témoin entre l'ancien vice-président depuis 2017, Jean-Michel (qui reste cependant actif dans le comité), et son successeur Éric.



Notre administrateur David Bolliger, fidèle au poste

Michel Porret durant sa conférence.

une ravigotante raclette (merci aux racleurs !), Michel Porret, historien tintinophile et professeur honoraire à l'Université de Genève, a captivé le public avec un sujet inattendu : l'imaginaire de la mort dans l'œuvre d'Hergé. Il a ainsi dévoilé combien les albums de *Tintin* sont traversés par une culture de la violence létale, bien que sa représentation en soit astucieusement atténuée par un auteur soucieux de ne pas trop heurter jeune public et censeurs.

Parmi les membres venus de loin, outre nos amis catalans Alfons et Lluís, citons l'Abbevillois Hervé Ducroquet, envoyé spécial de *La Houppette libérée* animée par Olivier Roche, que nous remercions de relayer régulièrement nos activités.

Janvier 2024

Pour ses 95 ans, Tintin repart en voyage

En début d'année, Alpart a renoué avec son traditionnel rendez-vous du 10 janvier à l'hôtel Helvétie de Montreux, dirigé par notre membre d'honneur David Von Arx. Avec générosité, Jean-Maurice Mayencourt, talentueux artisan vaudois et ancien professeur de travaux manuels à l'enthousiasme communicatif, nous a fait rêver en nous présentant les splendides maquettes d'avions et autres véhicules issus de l'univers d'Hergé qu'il a patiemment reconstitués (à titre totalement privé) en tournant du bois et en détournant certains matériaux récupérés. Un travail réellement

Jean-Maurice Mayencourt présente devant l'auditoire fasciné un avion en cours de fabrication.

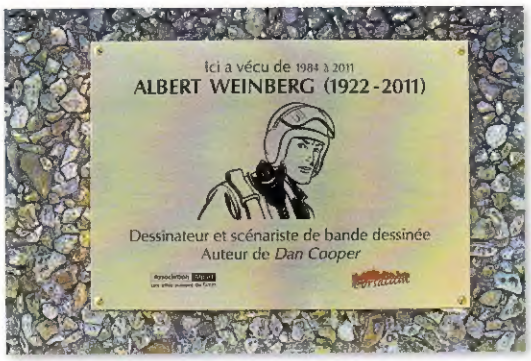
bluffant qui nous a été donné de voir lors de cette soirée magique coordonnée par Éric Dafflon, nouvellement devenu vice-président d'Alpart.

Deux jours plus tard, notre président donnait une conférence dans le cadre de l'étape lausannoise de *Tintin, l'aventure immersive*, à Beaulieu. Même si l'association Alpart n'a pas été directement impliquée dans cet événement coproduit par Tintinimaginatio SA, les membres intéressés s'étaient retrouvés pour une visite commune le 17 novembre 2023, et son comité s'est mobilisé pour répondre aux sollicitations des médias romands, notamment la RTS, Nyon Région Télévision et Radio Chablais, demandeurs d'un éclairage local. Un rôle de relais qui fait partie des missions de notre association.

Avril 2024

Inauguration d'une plaque en hommage à Albert Weinberg

En 2022, nous avions consacré deux expositions à la vie et à l'œuvre du créateur de *Dan Cooper*, dessinateur emblématique du journal *Tintin*. La seconde d'entre elles, organisée à Corseaux où l'artiste avait élu domicile durant plus de vingt-cinq ans, a suscité dans son



Gaston Barman, président de Corsalum, et Jean Rime dévoilent la plaque dont le graphisme a été conçu par Jean-Philippe Guinchard, grand amateur de *Dan Cooper*.

village d'adoption une heureuse initiative qui s'est concrétisée ce printemps: l'apposition d'une plaque commémorative sur son ancien immeuble, une démarche initiée par Corsalum, association pour la mise en valeur du patrimoine culturel local. L'inauguration de cette plaque a eu lieu le 27 avril 2024 en présence d'une trentaine de personnes, dont d'anciens voisins et amis d'Albert Weinberg.

Notre association peut être fière que ses activités aient conduit à pérenniser ainsi la mémoire des années helvétiques de cet artiste sous-estimé. Le numéro 13 de la revue, sorti peu avant, revient largement sur les liens du «plus Corsalin des Belges» avec la Suisse et avec Hergé.

Juin 2024

Avec Jacques Langlois et le «carnet oublié» d'Hergé

Basées à Chêne-Bourg, les éditions Georg ont publié un certain nombre d'ouvrages sur Hergé et son œuvre, et plus largement sur la bande dessinée. À l'occasion de la sortie d'*Hergé et le carnet oublié*, une enquête qui renouvelle le portrait du dessinateur à partir des entrées de son dernier répertoire, la nouvelle librairie genevoise Le Temps d'un livre a invité son auteur, Jacques Langlois, ainsi que Michel Porret, directeur de la collection «L'Équinoxe» qui accueille le livre. Expressément invités à ce vernissage, les membres d'Alpart y ont répondu présents en nombre. L'entretien, animé par Jean Rime, est à retrouver sur YouTube (www.youtube.com/watch?v=J0-RmaBO420) grâce à la captation de Jérôme Balzano.

Jacques Langlois et le carnet retrouvé d'Hergé, couverture noire, posé sur la table.

Août 2024

Tintin, athlète complet à Prilly

Déjà partenaire des Estivales du livre de Montreux en 2022, Alpart a rempilé pour une nouvelle édition, cette fois-ci à Prilly, orchestrée par le toujours dynamique Francis Antoine Niquille. Actualité olympique oblige, le stand-exposition conçu par Jean-Michel Paccaud et une conférence offerte par l'association étaient consacrés au sport dans l'œuvre d'Hergé. Notre président a également animé un entretien avec Pierre Assouline, parrain de PrillyLivres et biographe d'Hergé. On en trouve les vidéos sur www.prillylivres.ch.

Pierre Assouline à PrillyLivres.

Ce sprint final, les 17 et 18 août, a aussi permis de se mettre en jambes pour la saison qui s'ouvre. À tous les événements chroniqués ici s'ajoute le travail réalisé quotidiennement en coulisses pour faire vivre l'association: mise à jour du site et des réseaux sociaux, comptabilité, secrétariat… Votre comité de marathoniens s'est accordé en mai une séance hors les murs bien méritée à Nice, qui accueillait deux expositions hergéennes. De quoi reprendre son souffle pour courir vers notre vingtième anniversaire qui sera célébré en 2025. En route pour de nouvelles aventures!

www.association-alpart.ch

ISSN 1662-2375